LE SERPENT DANS LE BASALTE

À celle qui a su allier
la fougue intrépide du Bélier
à la subtilité des Gémeaux.

Les objets de la terre nous rendent l'écho de notre promesse d'énergie. […] Les images les plus belles sont souvent des foyers d'ambivalence.

Gaston BACHELARD.

L'espoir, entretenu par un certain nombre d'économistes de gauche au XIX^{e} siècle, que l'avenir verrait disparaître la domination sur les hommes au profit de l'administration des choses, était fondé sur une illusion.

L'intelligence, sitôt qu'elle cesse d'être au service de l'investigation spéculative et désintéressée, cherche le pouvoir par goût de la domination.

Ernst TROMMEL
(« Was bedeutet die Vernunft ? »).

GREG I

Le Visiteur

1

En suivant le vol d'un choucas dans le champ de mes jumelles un faux mouvement m'a dirigé sur une forme zigzaguant parmi des éboulis que le soleil déclinant dans le ciel pâle faisait miroiter ; tache plus terne prise d'abord pour un animal tant j'imaginais peu qu'il y eût là un sentier praticable. Je me suis diverti à suivre ses évolutions. Il m'arrivait de la perdre mais le point noir du choucas qui semblait l'escorter me ramenait à elle. Je l'ai enfin devinée homme à sa gaucherie dans les amas pierreux qu'un animal familier des rocs aurait franchis avec aisance. J'en fus surpris mais assez satisfait car un homme se dirigerait certainement vers ma cabane, seul point d'habitation dans la contrée ; et la solitude me pesait.

Ces dix jours d'isolement n'avaient pas comblé les aspirations vagues dont m'était apparue l'inconsistance. Seul à pêcher, marcher, cuisiner, j'avais bien dû admettre le morne de mon ennui. Privé de ma radio endommagée par un choc, je me parlais haut à moi-même afin d'entendre une voix et si je restais encore c'était par défi. Je refusais de m'avouer vaincu avant les deux semaines par moi décidées ; pourtant je comptais les heures, attendant l'expiration de mon congé comme une remise de peine. Le lac, la forêt, les montagnes, admirable dépliant panoramique pour induire le rêve dans l'air climatisé d'un bureau, ne m'avaient pas accepté. Ils ne m'avaient pas davantage refusé. Leur indifférence était complète, neutre, et je me retrouvais seul, sans autre but que les objectifs arbitraires que je me fixais, péniblement conscient de leur vanité ; seul avec un vide que les orange du couchant ne réchauffaient pas.

Plus de responsabilités ; sinon envers moi-même, mais mon personnage de solitaire m'incommodait et je ne me retrouvais qu'en réfléchissant aux décisions à prendre lorsque je rejoindrais mon poste de commandement, lorsque je m'assiérais à nouveau derrière le vaste plateau de cuir et de teck avec mes deux téléphones et mon ordinateur personnel. Quelques projets m'étaient

venus, immédiatement applicables, qui permettraient d'améliorer la productivité et donc de faire une économie de personnel. Il me faudrait aussi malheureusement affronter d'assez pénibles complications sentimentales ou présumées telles. Doris commence à m'ennuyer plus que de raison et je ne sais comment rompre sans trop la blesser. Bah ! Un chèque confortable facilitera les choses.

Je suivais la descente de cette forme humaine, qui, de si loin, semblait hésitante, indécise, dans l'attente d'une rencontre qui romprait la surface de l'obsession aquatique, de cette eau profonde et noire tout près de la cabane dont je brisais la pesanteur en pagayant des heures durant et chronométrant l'amélioration de mes performances. Le lac, si étendu que je n'en distinguais pas l'extrémité, était calme depuis mon arrivée, un calme de plomb qui engloutissait les nuages, sans récifs, sans dangers, plan d'eau idéal pour perfectionner mon style, mais toujours présent dans son indifférence, plongeant dans des abysses de plus en plus sombres, apparenté aux murailles de granit qui le surplombaient et souvent tombaient droit sur lui, dans une complicité qui m'échappait.

J'ai suivi l'homme jusqu'à ce qu'il entre sous le couvert des sapins et suis alors descendu vers la cabane avec une hâte superflue. Même en marchant d'un pas soutenu, il lui faudrait une bonne heure pour gagner le lac à méandrer entre les troncs, probablement davantage. Mais j'étais pressé d'anticiper cette rencontre dont je n'espérais pas merveille, simplement une conversation fruste par-dessus une bouteille, quelques sourires, juste un contact passager. J'ai sorti des verres, préparé quelques bûches pour la fraîcheur du soir, et me suis assis dehors, guettant l'orée de la forêt au bout de la pelouse rase encombrée de myrtilles.

Je m'impatientais ; le ciel se faisait de plus en plus incolore et les branches s'étalaient en écran. Je craignais que l'inconnu ne se fût perdu ou ne se dirigeât dans une autre direction, chasseur solitaire aussi peu concerné par les rapports humains que les granits où il s'était révélé. Et plus le temps passait, plus s'incrustait la déception. Quand la grisaille du crépuscule stabilisé dans sa prolongation indéfinie se fut installée, je résolus de partir le lendemain à l'aube. Décision soudaine qui me soulageait, au point que j'entrepris sur-le-champ de rassembler mon matériel pour l'empaqueter avant de charger la Range-Rover.

C'est au moment où je transportais sur l'épaule le premier ballot qu'il apparut. Je me suis figé, stupéfait. Cette absence de sac et de fusil pour compléter le velours brun, ces cheveux blancs qui tombaient autour d'un parchemin sans âge, cette démarche titubante, ne coïncidaient pas avec mes prévisions. Un

instant je le crus aveugle. Visage blafard dont les plis s'étaient définitivement cassés, oblitérant le souvenir de la vie et de son tumulte qui déplace les lignes, yeux incolores qui captaient et répercutaient le ciel plutôt qu'ils ne le regardaient, il avançait avec la raideur d'un épuisement extrême et j'ai laissé tomber mon chargement pour courir vers lui.

Il accepta le soutien de ma main sans paraître me remarquer. Le soulever eût été facile tant, malgré sa haute stature, il était maigre mais je n'osais supporter ce poids énorme de temps. J'enlevai la musette oblongue, sorte de fourreau qu'il portait en bandoulière, et le fis étendre sur mon lit. Il respirait par saccades et but difficilement la tasse de thé que je lui offris en soutenant sa nuque. Incertain qu'il pût parler j'étendis sans un mot une couverture sur son corps. J'attendais, aussi désireux qu'incapable d'agir.

Au milieu de la nuit il se mit à délirer. J'étais à demi assoupi, front entre les bras croisés sur la table. Je levai brusquement la tête en entendant la voix forte dont les inflexions se prolongeaient comme si elles sortaient d'un caveau qui les eût amplifiées. C'est d'abord l'ombre que j'aperçus, projetée sur la paroi par la lampe à pétrole, dessin précis d'un profil impérieux que les cheveux effilochaient en amorce d'une chevelure de comète. Je clignai des yeux. Il s'était redressé, raide ; les mains osseuses, ridées, s'appuyaient à plat sur le lit, et la bouche proférait lentement des paroles au sens incompréhensible, droit devant lui, ignorantes de ma présence :

— Les Océans se sont soulevés et ont liquéfié les hommes en bancs de poissons agglutinés dont chacun n'existe plus que par les innombrables regards atones qui pèsent sur lui.

D'un geste sec il rejeta la couverture sur le sol.

— Vibration de cartilages agités par l'incessant besoin de bouger afin de se frotter aux écailles molles qui les entourent.

La lenteur et la gravité, dans la pénombre de la cabane, imprimaient les phrases sur une mémoire mal éveillée qui aurait voulu se rappeler de quoi cette nuit était faite.

Il se tourna brusquement vers moi et je subis de plein fouet le faisceau de ses yeux blanchis. Pour la première fois il me regardait, d'un regard qui pénétrait sous ma peau et vrillait dans les os.

— Mais les Temps reviendront selon le Cycle du Destin où les pierres lentement mûries au cœur des roches feront entendre leurs purs accords.

Il se cassa d'un coup et retomba sur le lit. Je le crus mort et me levai précipitamment. Ses yeux étaient clos, sa respiration pesante. Je le couvris et tirai la chaise jusqu'à son chevet. Je restais ainsi, craignant de toucher cette peau crevassée par une expérience hors de ma portée. Le samovar chauffait doucement, mais

quand l'homme s'éveilla il repoussa la tasse que je lui tendais.

— Je vais mourir.

La voix affirmative, qui n'attendait pas de réponse, avait dépouillé l'éclat prophétique du délire. Aussi distincte, elle s'était calmée en conservant une dignité hautaine qui imposait l'attention.

— Donne-moi la musette.

Les longs doigts décharnés en sortirent une sorte de machette. Sa lame étant au fourreau je n'en voyais que la poignée de bois intaillée de signes anguleux.

— Prends-la.

J'obéis, subjugué bien qu'embarrassé par cet objet dont je ne savais que faire. Il fouilla de nouveau et me tendit une bague dont le chaton, constitué d'une grosse pierre diaprée, s'éclairait sous la lampe d'une lueur étouffée ; puis un bracelet d'argent, torsade qu'il attacha péniblement autour de mon poignet gauche.

Il laissa retomber la musette, vide.

— Tu vas porter ces objets de ma part.

Je ne dis rien. Ce n'était pas seulement prévenance à l'égard d'un moribond. Il émanait de ce personnage squelettique un rayonnement sourd qui m'interdisait de discuter. Il continuait en détachant les syllabes :

— Au bout du lac une rivière te conduira jusqu'à un autre lac. Tu en suivras la rive droite vers les Trois Sœurs.

— Les Trois Sœurs ?

— Trois cascades voisines. Là un bief te mènera sur la berge d'un troisième lac au fond duquel se dresse une noble demeure. Tu y remettras ce que je t'ai confié.

Un effort douloureux de raison me permit de poser une question :

— De la part de qui ?

— Peu importe. On saura d'où ils viennent.

La voix ne semblait plus naître de sa gorge. Désincarnée elle flottait, répétant indéfiniment les mêmes mots et je suivis du regard sa ronde circulaire. Quand mes yeux revinrent à leur point de départ, il était mort. Un grand poids de lassitude pesait sur moi, une incapacité à penser. Pourtant je savais que j'allais respecter son vœu ; ni vœu ni ordre en fait ; certitude plutôt dont j'avais subi la marque, et je restai longtemps sans bouger à contempler la longue forme, momifiée déjà, ou pétrifiée au point que son passage dans la mort me paraissait factice.

2

Le vieil homme n'a donc laissé que ces vétilles. Malgré la légèreté de l'humus à la lisière de la forêt je peine, enfoncé jusqu'aux genoux, fossoyeur improvisé qui manie sa bêche maladroitement, en exécutant des gestes trop larges sur un rythme trop rapide. Il me faudrait une douzaine de cadavres pour apprendre les mouvements requis mais je ne vis pas la fin d'un western. Il n'y aura ni visage patibulaire ni échange de balles. À vrai dire je ne le regrette pas. Il serait quand même préférable que j'emporte ma winchester. La nuit, dehors, des ours pourraient pointer leur museau, et il me faudra une bonne journée pour pagayer jusqu'à la maison ; et autant pour revenir. Tant mieux ! Voilà qui va meubler la fin de mon séjour. Une action enfin assortie d'un but… Inutile de rentrer plus tôt que prévu, « hâte-toi lentement », ne jamais avoir l'air trop désireux… La terre pulvérulente s'insinue dans mes bottes et crisse sous les chaussettes… Pauvre vieux ! Une existence de trappeur, de voyageur, pour finir démuni sans même rejoindre la maison de son enfance, si proche… La terre se fait plus lourde ; finie la couche d'humus. Chaque pelletée est de plomb. J'ai gagné le droit à un temps de repos… Évidemment je vais pagayer jusqu'au troisième lac. Je ne suis pas un mauvais bougre. Que les siens sachent au moins qu'il voulait les revoir, bien qu'ils aient dû l'oublier depuis beau temps. Une histoire banale en définitive… Il me faudra emporter du ravitaillement, une hachette, ma tente. L'expédition ne me déplaît pas. Et laisser un mot pour Laura si jamais elle venait me rejoindre dans la cabane… Drôle d'idée d'envisager sa venue. Nos voies ont divergé depuis tant d'années ! Ma sœur et moi ne nous retrouvons plus très souvent… Peut-être la solitude, la présence obsédante de la nature me rappellent-elles les images d'une adolescence et d'une prime jeunesse que l'action incessante m'a fait enfoncer dans les caves de la mémoire où j'évite de descendre. Laura que j'ai tant aimée… Suffit avec la nostalgie ! Reviens à ton travail, fossoyeur d'occasion. Son délire ne m'a pas renseigné sur ses croyances. Un cairn sur la tombe fera l'affaire… Il lui a fallu plus qu'une énergie commune dans son état pour dévaler ces éboulis, de vraies cheminées par endroits… Je n'aime pas le bruit des pelletées qui retombent. Manque d'habitude… Pauvre vieux ! Surprenant qu'il ait conservé une telle dignité ; rehaussée par le délire et les sortilèges de la nuit, bien sûr… Mieux vaut partir ce matin même. Je ne tiens pas à prolonger mon absence au-delà du temps prévu. Je crois que je ne raconterai rien ; la mort n'est pittoresque que dans les films d'aventures. Sale travail d'inhumer quelqu'un, surtout quand on n'a pas l'habitude. Gênant… Bien normal après tout ; tellement en dehors de mon domaine

d'organisateur. Il n'a sûrement jamais rien acheté à la firme. Un fameux bonhomme néanmoins pour conserver cette allure de grand seigneur dans de pareilles conditions… Réflexions superflues, je ferais mieux de charger le kayak.

Récit du Voyant

Moi à qui les dieux ont accordé le douteux privilège de voir trop souvent au-delà des frontières accoutumées, je vais rendre compte de ce qui a pris place en ce lieu dont j'ignore tout.

Ce fut sans joie que le voile de la brume pour moi se déchira, car je savais être confronté une fois encore à une scène dont je ne connaîtrais ni le déroulement préalable ni les prolongements, spectateur impuissant à qui les dieux n'ont confié qu'une parcelle de leurs pouvoirs. Quand les brouillards se sont dissipés m'est apparue une grève caillouteuse sur laquelle un homme tirait une embarcation. L'homme a déposé sa pagaie, recouvert son fusil et attaché la bosse au tronc d'un sapin. Alors j'ai vu que dans les arbres touffus s'élevaient les ruines d'une noble demeure et je n'étais pas heureux car déjà je n'escortais plus seulement l'homme, je m'étais aussi fondu en lui, de sorte que ses angoisses et ses douleurs me serraient péniblement la poitrine. Je n'étais pas heureux parce que de cette maison ne subsistait qu'une carcasse mutilée ouverte aux pluies et aux vents. Ce n'était pas le feu du ciel, ni les tremblements de la terre, ni les déferlements de l'eau, ni le choc des ouragans qui l'avaient ainsi ravagée. Abandonnée par des habitants partis au loin, pleins de désirs d'activité et de rencontres, elle s'était lentement pourrie, et j'eus mal en sentant les traces effacées de ces voyageurs de jadis, car ils étaient fous, non pas assoiffés d'épreuves et de beautés qui leur permettraient au retour d'embellir leur demeure, mais avides de se perdre et s'oublier dans un grand tumulte dont le bruissement affaibli parvenait jusqu'à moi en rabotant les plateaux et la toundra. Le vacarme silencieux montait et s'amplifiait, accompagnant en sourdine le vent qui se levait et commençait à jeter sur la grève des flocons d'écume. Ce n'était plus logis de personne, ignoré des génies et des trolls, dont même les corneilles usaient comme éphémères perchoirs de passage, regardant les planches trouées d'un œil réprobateur.

Alors je sentis la souffrance s'accroître en sachant que l'homme allait explorer ces pièces délabrées où il ne trouverait rien, vers lesquelles pourtant il devait se diriger, où il devait pénétrer bien qu'il fût évident qu'il n'y eût rien à découvrir d'autre que la décrépitude.

Mais je savais aussi que ces lieux qu'il n'avait jamais vus lui étaient familiers ; son pas lent n'annonçait aucun retour en arrière et l'interrogation trouble montait en lui depuis un germe initial qui se développait très vite en une plante dont rameaux et feuillage s'étalaient en ses veines, ses nerfs et ses membres. Et je dus l'accompagner dans les tours et détours de son exploration, à gravir des escaliers dont ne subsistaient que des marches disjointes, à s'aventurer sur des planches pourrissantes et descendre vers d'autres pièces encombrées de gravats, aux murs couverts de moisissures. Il examinait tout avec un soin curieux, revenait constamment sur ses pas, et touchait ces débris dont le contact crissait sous la main ou se dissolvait en plaques vermoulues. J'aurais voulu le quitter, ne plus subir dans mon corps cet examen malsain ; mais il continuait inlassablement, ne laissant passer aucune des zones en putréfaction que la lèpre avait propagée. Nos doigts s'enfonçaient dans des pustules molles qui crevaient en répandant un liquide gluant. Il s'entêtait à ne rien laisser passer et la plante du doute et de l'anxiété qui l'avait envahi tout entier me retenait dans l'étreinte de ses larges feuilles qui ne cessaient de se ramifier en filaments souples, m'interdisant de m'éloigner de lui. Il errait de ce qui fut des pièces en ce qui fut des corridors, et je savais qu'il en connaissait l'anatomie, bien que lui l'ignorât encore, la plante puissante lui conférant le malaise sans l'illumination qui ne peut venir que des dieux.

Ce fut alors que le vide me frappa de sa présence violente, tant il était hors du commun que tout meuble se fût ainsi pulvérisé. Le choc m'atteignit quand, dans un accès de vertige, il passa sur son front une main hésitante et, cherchant autour de lui où s'asseoir, ne vit que gravats, pas même de moellon assez volumineux et bien taillé pour servir de siège et nulle part aucune trace de ce qui aurait pu être banc, chaise ou table. Alors il reprit fébrilement son exploration, marchant vite au risque de se tordre une cheville sur ces planchers défaits ; et systématiquement — mais, en dépit de sa méthode, une lueur folle dansait derrière ses yeux — il examina chaque étage, pénétra dans ce qui avait dû servir de grenier, et fouina dans les coins, insoucieux du vent qui butait contre les pierres et tourbillonnait autour de nous. J'attendais qu'il s'aperçût que les conduits de fumée étaient bouchés par un amalgame de mousse et de toiles d'araignées qui excluaient l'aspiration ascendante de la fumée, et j'avais hâte qu'il le vît car l'appréhension de cette nouvelle découverte m'étouffait, mais il ne remarquait rien et j'aurais voulu le lui chuchoter ; je fis un effort, en vain, car j'outrepassais ce qui m'était accordé, ou imposé, et je ne parvins qu'à m'enserrer plus étroitement aux vibrisses de la grande plante et à trembler davantage du tremblement de l'homme, punition méritée pour avoir voulu être acteur là où il ne m'était donné que d'accompagner.

Ce fut dans la grande pièce du rez-de-chaussée, tandis qu'il se reprenait et réfléchissait, que cela se produisit. Dehors la tempête avait rompu les chaînes du vent et les troncs craquaient dans la forêt. Le hululement d'une rafale qui s'engouffrait dans le conduit le fit se retourner. Il s'approcha de l'ouverture et brutalement se rendit compte qu'elle aussi était obstruée. Il recula de deux pas, titubant ainsi qu'un homme frappé d'un coup de poing, et resta là, immobile, les yeux écarquillés. J'avais reçu en même temps le coup qui l'hébétait et je me terrais, recroquevillé, souffrant dans ma carcasse et souhaitant ardemment pouvoir le quitter et réintégrer mon corps calmement étendu, loin, très loin de ce lieu où je n'avais pas désiré m'introduire.

Et les dieux eurent pitié de moi, le soulagement me vint lentement et je commençai à m'éloigner de lui. Je le vis, sans plus souffrir de ses appréhensions ni me réjouir de ses espoirs, je le vis claquer des doigts comme le fait celui qui a trouvé la clé d'une énigme et se précipiter dans un escalier qui menait à ce qui fut sans doute une cave. Je le suivis. En bas des marches il alluma une torche dont le faisceau balaya les voûtes et les murs. Ce n'était plus la décrépitude, en dépit des taches de salpêtre, et mon soulagement s'en fortifia car mon épreuve tirait à sa fin ; je réintégrais un univers aux voûtements solides dont les beaux arcs en plein cintre se courbaient harmonieusement, inentamés par le poids de destruction qui pesait sur eux. Mais j'eus pitié de lui car cette belle et vaste cave était aussi dénuée d'objets que le reste de la maison ; j'eus pitié quand je le vis courir, silhouette de plus en plus lointaine, braquant sa torche en toute direction, inattentif au sol sur lequel il se déplaçait ; et soudain, au milieu de la cave, le sol céda sous ses pieds et il disparut, happé par des profondeurs que je n'étais plus à même de pressentir car les murs pâlirent devant moi, leur épaisseur se dilua, l'espace que je venais de parcourir s'évanouit, et je regagnai avec bonheur mon corps immobile.

Le Serpent

1

Ahuri, ébaubi, abasourdi, je me retrouve étalé dans la pierraille ; des plâtras tombent au ralenti et s'affaissent avec un bruit mou alentour. La stupéfaction m'a d'abord empêché de me rassembler. Je me redresse dans l'abrutissement, un peu contusionné, à peine. Les muscles jouent normalement ; le rembourrage de la casquette molletonnée a protégé mon crâne et mon sac amorti le choc sur le dos. Aventure stupide, bouffonne. J'agrippe encore de la main droite la torche qui ne s'est pas éteinte.

Mais voici qu'en explorant l'orifice qui m'a trahi la peur m'étrangle. Angoisse rétrospective en prenant conscience de la profondeur de mon plongeon. Le trou est très haut. Des pierres s'avancent en équilibre instable, sur le point de basculer, s'ébouler sur moi, m'écraser.

Me retirer, tout de suite, dans le couloir souterrain qui s'ouvre devant moi. Un pareil couloir, assez ample pour que j'y puisse marcher sans me courber, n'est pas, ne peut être, hasard géologique. Creusé de main d'homme, incontestablement, il mène quelque part, débouche à l'air libre. Sottise, sottise ridicule, de m'être acharné à scruter cette maison vide. Fallait-il donc que l'oiseau bruisseur de tempête qui m'avait escorté sur le lac m'ait ensorcelé de ses cris rauques. Vite, sortir d'ici, et rentrer, rentrer.

Le couloir s'allonge, n'en finit pas de descendre en pente douce, mais aucun éboulis n'indique une quelconque obstruction. Je hâte le pas. Rentrer. Si l'incident a brisé ma montre, mon portefeuille est à sa place dans la poche intérieure de ma veste de cuir, rappel rassurant de l'état très positif de mon compte bancaire.

Navré de te peiner

chantonna le personnage noir,

Mais ici tes chèques
Sont à sec

Il était très petit, pygmée incrusté dans le roc, confondu avec les veines minérales et les lichens qui le décomposaient tout en composant sa silhouette, affleurement sans épaisseur de fresque délavée ; silhouette qui ne renvoyait à aucune espèce précise, propulsée par de courtes pattes. Il se détachait pourtant peu à peu de la paroi, profitant des bosses pierreuses pour affermir des volumes partiels, et utilisait l'appui d'autres protubérances pour sortir de sa planéité, si bien qu'il réussit assez promptement à s'assurer un certain modelé de bas-relief.

Il n'en était pas davantage reconnaissable puisque les accidents de la paroi qui le cernaient se modifiaient constamment, empêchant toute précision des contours ; il agitait une main qui le précédait et ne cessait de grossir, une main qui tâtait mousses et oxydations, les palpait et vite se les appropriait. Il avançait en glissant, parfois dissocié l'espace d'un clin d'œil ; mais il récupérait avec agilité sa consistance, et les bavures qui avaient traîné derrière lui le rattrapaient et s'incorporaient.

Ni tes biens
ni les tiens ;
plus de téléphone
qui impulsionne.

Il ne s'exprimait qu'en chantonnant sous forme de mélopée primesautière.

Et les filles en bas noirs,
noyées dans le déversoir.
Plouf ! et bonsoir

Trop vrai ! Les images qui furent chatouilleuses ne sont plus que souvenirs perdus dans un effondrement de gravats et de moellons.

Trois bosses sur le crâne
et te voilà en panne.

Mais pourquoi ces vers de mirliton, agaçants par leur médiocrité sans résonance ?

Sans résonance ?
Avance, avance.

Les mots mal accordés reviennent en écho et se répercutent derrière mon dos, résonnent dans une toile d'araignée dont je

deviens le centre, et les phrases entrent en phase, emmêlant un brouillage continu où, par intervalles suraigus, surgissent des chèques en bas noir, des télépannes à résonance et des filles à sec.

Maintenant il avait acquis un volume appréciable ; il ne lui fallait plus qu'une légère poussée pour se détacher de la muraille, et voilà, hop ! il marche à mon côté, pas plus haut que ma ceinture, un peu bossu, un peu bancal, tête dissymétrique et pas bien d'aplomb sur son cou, mais fort à son aise dans l'ensemble.

Je peux, de ma situation dominante, abaisser sur lui un regard condescendant :

— Cesse de dire des sottises à propos de mon chéquier, et autres balivernes.

Le mot semble l'amuser puisqu'il soubresaute en lançant :

— Balivernes. « Bât » à porter, « hiver » pour grelotter et « haine » pour t'écorcher.

Puis plus rien. Son silence me surprend et je tourne la tête vers lui. Mais maintenant c'est un égal qui marche près de moi, de ma taille, dont les difformités ont disparu.

— En fait, me dit-il tranquillement, tu n'as pas encore compris où tu vas.

Si le ton dédaigneux n'est plus de mise avec ce personnage qui a dépouillé sa bouffonnerie, la sévérité n'en est que plus nécessaire et je lui réponds, d'une voix voulue directoriale, que je sais parfaitement où je vais, jusqu'à l'issue du souterrain qui me permettra de regagner le kayak, la cabane et, finalement, ma ville et la firme.

— Hum ! fait-il d'un air songeur, tout cela ne me paraît pas très réaliste.

Son scepticisme m'a piqué.

— J'ai eu coutume de concevoir, d'organiser et de décider. En l'honneur de quoi changerais-je ? Soit ! je reconnais m'être énervé, mais au départ ce n'était qu'humanité d'exécuter les dernières volontés d'un mourant ; les affaires n'empêchent pas d'avoir du cœur ; j'étais irrité de ne pouvoir m'acquitter du message en raison du délabrement de la maison ; les affaires habituent à l'efficacité. Aussi ai-je cherché une indication pour en retrouver les habitants.

Cette explication me semble raisonnable et satisfaisante, si clairement explicative que je ne ressens plus de gêne à m'être ainsi conduit. Je ne l'entends pas. Découragé il a sans doute cessé de m'escorter. Mais, avant que j'aie eu le temps de m'en assurer, le voilà qui reprend :

— Tes justifications ne tiennent pas debout. D'ailleurs, décris-moi ton bureau.

Mon bureau, mon poste de commandement, je pourrais m'y diriger dans l'obscurité. Voyons, mon bureau, il y a, des murs, des murs…

— Et ton habitat ?

Des murs, des murs blancs, neutres, des murs en haut, en bas. Rage !

— N'avais-je pas raison ? Tu ne peux rentrer dans des lieux vides et sans portes.

La voix grave vient d'au-dessus de moi ; il est très grand, très calme.

— Prends garde au puits.

Dans mon trouble je n'ai pas vu s'étaler à mes pieds le plan d'eau sombre qu'un étroit rebord seulement contourne de chaque côté. Je le fouille de ma torche. Au fond une paroi nue, mais la chaussée de gauche monte vers un prolongement. Dois-je le remercier ? Scrupule inutile, il a disparu.

2

La tête montait et le cou d'anguille se perdait dans l'ombre d'où elle émanait, une ombre qui lui était consubstantielle, au point que la courbe serpentiforme semblait plutôt solidification de la nuit que prolongement de la bête. Une tête plate, entièrement fendue par une gueule aux trois rangées de dents triangulaires, acérées, lumineuses, non pour être blanches mais faites d'obscurité phosphorescente, de ténèbres aiguisées à l'extrême pointe de leur dureté ; et cette gueule s'écartait, assez grande ouverte pour mordre, se balançait jusqu'à presque atteindre la plate-forme et lançait une langue bifide qui mouillait le rocher. Puis elle se repliait sur elle-même comme rentrée dans le cou, réabsorbée par l'étalement nocturne ; alors, au-dessous de moi je ne voyais plus que la nappe noire, visqueuse, épaisse.

Je ne pourrai pas rester indéfiniment sur la plate-forme.

J'avais rencontré l'hydre légendaire, crue disparue ou n'ayant jamais sifflé que dans un monde cauchemardesque de mythes enfouis ; j'avais fui engouffré à travers l'ouverture étroite et, malgré le peu de prises, j'avais gravi la cheminée pour me tapir sur le ressaut, dos collé au mur, le plus loin possible du rebord contre lequel venaient battre les vagues lentes du basalte.

Prolongeait-il un corps ce cou, ou ces cous, dont au sol je n'avais fait qu'entrevoir la giclée multiple ? Je savais que pour les yeux invisibles j'étais lumineux, élément étranger au monde souterrain, et je me plaquais contre la paroi verticale, sans issue.

Le serpent se dépliait en coulant des courbes amorcées, défaites, et reprises sur un autre mode.

Hurler eût été non-sens, émission d'ondes aussitôt étouffées par l'épaisseur ambiante. Les tonalités de la nuit souterraine prohibent toute rupture sonore et l'ondoiement du serpent était aussi dénué de frissons que la pétrification qui s'appuyait sur mon dos. Je roulais dans un dérapage immobile dont les vibrations rythmées par le tentacule dansant s'accéléreraient vers le point où, tout contrôle perdu, je décrocherais de la muraille pour m'abattre dans l'enroulement du câble.

Pareil abandon n'était-il pas négation du cheminement que j'avais fabriqué et appelé « ma vie » ? Mais de souvenirs exemplaires je n'avais plus ; leur pesanteur comme leur coloration s'était éteinte, et l'assemblage rigide de poutrelles et de chevrons, échiquier où plus habilement que d'autres je me mouvais, se ployait et s'affaissait, dureté dissoute, annulant le volume bien découpé que j'avais pensé structure. Le désarroi mouillait mes tempes et collait mes cheveux sous la casquette. Ma force, il me faudrait dorénavant la puiser de ce rubis sombre qui rougeoyait doucement derrière mon front, le rubis dont j'avais ignoré la présence, de même nature que la nuit et cependant distinct d'elle. Les yeux blanchis du vieil homme se confondaient avec l'éclat de la gemme en lui conférant un lustre qui, pour n'éclairer pas davantage, diffusait à travers les ténèbres une lumière qui était leur, née d'elles. Sa densité émettait des ondes de force qui me réajustaient assez pour que je tire la hachette de son étui et l'assure sous ma main, une main presque sans tremblement.

Je me suis accroupi et lentement me suis allongé vers le vide. La pointe cornée, lancée d'un jet trop rapide pour que mon œil pût la suivre, bondit à quelques doigts de mon visage. De si près elle avait terriblement grossi. Non plus lisse mais bosselée, assemblage de plaques incrustées. Elle allait retraiter escamotée dans le fluide impénétrable. Mon bras droit se détendit en un revers générateur d'ellipse et la hachette échappant à ma prise s'enfonça dans l'obscurité. Je roulai sur moi-même pour m'écarter.

Je guettais. Les corolles nocturnes s'ouvraient, se dépliaient, palpitaient, et doucement se refermaient résorbées par l'absence d'étendue où elles avaient créé l'illusion d'un espace. Et j'étais sans armes, sinon de misérables mains nues dont la fragilité m'accabla. Au cœur de la coulée mon arsenal de pensées n'était plus que cordon imaginaire dont la tresse se perdait tôt dans les détours des couloirs. Tenter de redescendre vers la cavité eût été passer dans le rayon d'action de l'hydre. La peur déformante me pénétrait en me dépossédant. Le roc chancelait par ondulations lentes et sa houle régulière ramena le point de nuit rougeoyante entre les arcades sourcilières. Je le fixai désespérément, car lui connaissait les gestes à exécuter, et le vieil homme aussi qui m'avait donné le coupe-coupe.

Le coupe-coupe.

La tête s'était abaissée, plate sur la pierre, pas encore prolongée par le cylindre oblong. Je déposai précipitamment mon sac et tirai du fourreau la longue et large lame dont je saisis la poignée à deux mains. Alors je m'appuyai contre la paroi, prêt à frapper d'un coup de revers. Je n'avais pas vraiment regardé la bête en face. J'étais désormais décidé à soutenir ce duel ultime. Si je voulais jamais rejoindre la nuit claire au sortir du dédale, la grande nuit cosmique inspiratrice de vie, le silence argentin des espaces nus, il fallait regarder et venir à bout de la tête ou bien l'opacité de la nuit close me goberait dans le vide informe, épais, que contenait le ventre de l'hydre qui en sourdait.

Le serpent ondulait sur la plaque rocheuse, cylindre plus gros que mon corps, dont la majeure partie sans doute était à s'agripper sur les saillies de la paroi, invisibles. La tête se releva, se balança ; j'ai fait face ; hideuse, elle ne me paralysait plus.

La machette vibra sous le choc et mes deux poignets tremblèrent. Le coup imparable du serpent avait été plus rapide que ma riposte et pourtant il gisait à mes pieds, frémissant à peine. Son jet, d'une puissance qui m'eût écrasé, avait été trompé par la lueur pâle de l'acier qu'il avait percuté de tout son élan, s'étourdissant contre la muraille. Je levai l'arme et, mon poids entier rassemblé dans mes mains, je frappai à l'arrière de la tête. Le tranchant fendit la dalle, et le corps du monstre bondit, ressort dont la violence arracha la machette ; et elle s'envola suivant une parabole très pure, lune lustrée coupant les ténèbres, vite perdue de vue.

De la branche sectionnée giclait un sang glacial, d'un noir brillant. La tête tranchée était à demi submergée par le flot pestilentiel qui chutait en lente cataracte de la découpe ; et au ralenti, le tronçon, tiré en arrière par le poids du corps qui s'effondrait, s'éloigna et disparut, ne laissant que la tête plate dans une flaque noire.

Je me traînais sur des avant-bras et des cuisses que je ne sentais plus exister. Je respirais lourdement. Les vapeurs refoulées du corps de la bête m'engorgeaient, empâteraient bientôt le libre jeu des pensées, qui exigent de sauter avec agilité sous peine d'absorption dans l'informe.

Je me traînais, aspiré par le vide qui m'envahissait, mais le point rouge me halait vers la cavité. Mes genoux grattèrent le sol, douloureux enfin, et je descendis la cheminée où la terreur m'avait propulsé. Les bords de la fente luisaient d'une auréole bleue très pâle et je sentais sous ma paume les parois palpiter doucement. Lieu où le rythme faisait naître le temps, hybride par où il me fallait transiter, dans ce volume germait un batte-

ment différent des myriades de l'océan noir. Au fond de la grotte, un peu au-dessous de moi, s'ouvrait un couloir où je pourrais m'enfoncer. J'aspirai un air lourd qui croisillonna mes rétines et fus heureux ; ces raies étaient rayons lunaires, affaiblis par leur descente, fatigués, rayons encore pourtant, ondulant en filet récupérateur qui me hisserait vers la grande nuit libératrice. Et j'avançais au long du couloir.

Je n'avais pas besoin de cligner des paupières. L'obscurité s'était depuis longtemps allégée au long des galeries en même temps que je retrouvais la résistance habituelle du roc et de ma propre démarche. La lumière qui se déployait devant moi n'avait de toute façon rien de brutal pour qui sortait d'un long séjour souterrain. C'était une lueur uniforme, neutre, légèrement cendrée, qui ne dispensait pas d'ombres tranchées ni de faisceaux violents ; une lumière tamisée par des nuages bas homogènes sans qu'aucun d'eux se déplaçât dans le vide qui surplombait l'étalement plat. Le regard se perdait dans un pointillement indéfini, sorte de résille dont les entrecroisements se seraient rapprochés au point de constituer une gaze translucide sans nulle solution de continuité.

Rien, pas un monticule, un sol de pierrailles rougeâtres, péniblement sec, pas la moindre trace d'une pousse d'herbe ; une plaine rabotée, très nette au premier plan et peu à peu indistincte, fermée enfin par une densité accrue qui abolissait l'étendue, comprimait les perspectives jusqu'à les supprimer. Je n'avais jamais vu pareil espace.

Je m'assis. Gagner cette surface équivoque n'offrirait pas de difficulté. Bien que le couloir débouchât sur une arche dominant le vide, ma corde était assez longue pour me permettre de descendre en rappel. Par contre il serait probablement impossible de remonter. J'ai regardé derrière moi. L'obscurité se propageait à partir des parois, enserrait le couloir, le bouchait, me refusant tout retour.

Ma gourde était presque vide.

Elle l'est maintenant tout à fait et je continue à piétiner cette caillasse dont l'ocre rouge s'effrite sous mes semelles en soulevant une poussière ténue, asséchante, qui lentement me recouvre. Je ne m'en soucierais guère, certain que sous ce climat un désert ne peut se prolonger longtemps, si je n'avais perdu ma boussole. La lumière diffuse m'interdit de m'orienter et je redoute de tourner en rond alors que je m'imagine avancer dans une direction constante. La poussière se colle dans les narines, pique la langue qu'elle fait enfler, irrite les yeux. Je suis entré

dans un univers aussi hostile que les profondeurs auxquelles j'ai échappé, sans un mamelon qui permettrait d'ordonner l'espace. Et la peur rend incertaines les contractions des muscles, vide mes cuisses, me fait trébucher.

Un monde qui tend à m'imbiber par couches successives de cet amalgame rouge qui minéralisera mon corps, vite confondu avec la plaine plate, rien qu'une imperceptible bosselure parmi tant d'autres aussi infimes.

Est-il tellement mon ennemi celui qui désire m'engloutir dans son repos ? Ne vaudrait-il pas mieux accepter les soubresauts, la violence éphémère de la terreur, et céder à ses sollicitations, plutôt que lutter encore et encore ? Mais je lutte, je me débats, sans plus savoir qui me tourmente ainsi, pour échapper à quelque chose que j'ignore, à moins que ce ne soit pour atteindre quelque chose que je ne soupçonne pas davantage.

L'épuisement m'écrase d'un coup, je m'affale sur la caillasse.

Le Tribunal rouge

1

La forme noire assise en tailleur à même le sol posa soigneusement sa machine à écrire sur sa droite, rassembla les feuillets et se leva.

— À la suite de cette longue audience je propose au Tribunal de prendre connaissance du résumé de l'interrogatoire en vue d'une rapide récapitulation.

Les cinq cagoules rouges s'inclinèrent simultanément et leurs pointes oscillèrent. J'étais trop las pour ressentir nervosité ou agacement. En outre les deux catcheurs au visage masqué pesaient dans mon dos et je ne souhaitais pas renouveler le contact avec les battoirs qui leur servaient de mains. La cagoule noire s'est gratté la gorge et a entamé une calme lecture :

— Après son arrestation par les huissiers l'accusé est aussitôt introduit devant le Tribunal ; Herr Richter propose très humainement qu'on commence par lui donner à boire car il paraît altéré.

» L'audience, n'ayant plus lieu d'être différée, est ouverte. À la lecture du chef d'accusation : "effraction suivie de meurtre", l'accusé feint la surprise. Quand il lui est demandé s'il plaide coupable, il répond avec un ahurissement bien simulé qu'il y a certainement erreur sur la personne étant donné qu'il ne s'est jamais comporté en cambrioleur ni en assassin.

» Sir Inquisidor prend la parole et lui rappelle qu'il a pénétré dans un couloir après en avoir fracturé l'entrée, puis a perpétré un meurtre sur le légitime propriétaire des lieux.

» L'Accusé : "Cette interprétation est absurde ; le sol de la cave a cédé sous mes pieds et j'ai eu beaucoup de chance de m'en tirer sain et sauf. Je serais volontiers remonté si je l'avais pu. Je cherchais une issue quand un énorme reptile m'a attaqué ; je n'avais d'autre choix que me défendre."

» Sir Inquisidor fait observer au Tribunal que l'homme reconnaît les faits mais tente habilement d'en modifier la portée en déplaçant l'exposé sur un plan superficiel qui lui permet de ne

tenir aucun compte des motivations réelles.

(C'est alors que j'ai commencé à me débattre. Ils étaient tous les cinq assis sur une sorte de banc naturel, semi-circulaire, et je me tenais en face d'eux, surveillé par les brutes à moitié nues qui m'avaient traîné jusque-là. Pas un visage, rien que ces longues robes dont l'écarlate reflétait le rouge de la pierre et ces hautes cagoules de pénitents. Ils étaient concrétisation du désert en formes suggérant illusoirement l'humain, le désert rouge qui prétendait me connaître, me juger, m'expliquer à moi-même le rôle qu'il m'assignait.

L'Accusateur parlait à ma gauche d'une voix coupante sans inflexions. Les mains massives des gardes sont tombées sur mes épaules en m'immobilisant.)

» Sir Inquisidor se livre alors à un interrogatoire sur les circonstances du crime :

— En quel endroit de la cave le sol a-t-il soi-disant cédé sous vos pas ?

— Au centre.

— Cette cave était-elle encombrée ?

— Pas du tout ; elle était totalement vide.

— Quel besoin aviez-vous dans ce cas de la parcourir en tout sens ?

(Je n'ai rien pu répondre. J'essayais de me souvenir, mais tout était si loin déjà. Il a insisté sur le fait, indéniable, que, pour autant que je cherchais quelque chose, ce n'était pas au milieu de la salle aisément balayée par ma torche que je l'aurais trouvé mais plutôt dans des encoignures, des recoins d'ombre. Je m'efforçais de me rappeler, de dissiper le brouillard qui emplissait la maison en ruines. Vainement. J'ai hasardé que, déconcerté, j'avais fini par chercher sans méthode. Le greffier poursuit imperturbablement.)

» Sir Inquisidor fait remarquer au Tribunal que l'accusé estime avoir procédé sans méthode dans un accès d'affolement.

» Herr Richter : "Accusé, considérez-vous qu'on puisse conserver à un poste de haute responsabilité un individu sujet à des crises d'affolement provoquées par des pulsions qu'il refuse de reconnaître ?"

» L'accusé tente de tergiverser en prétendant que ce fait particulier n'a aucun rapport avec son Service. La bénignité de Herr Richter ne se dément pas et il se borne à réitérer sa question en priant l'accusé de répondre par "oui" ou "non".

(Enfermé, ils m'avaient enfermé, et j'en tremble de rage. Non, bien sûr, aucune firme sérieuse ne pourrait confier un poste

comme le mien à un instable, mais… Ils ne m'ont pas permis de poursuivre, une main aussi grosse que ma tête m'a étouffé à demi.)

» Sir Inquisidor prend acte du fait que l'accusé admet que son comportement l'exclut des fonctions qu'il exerçait. Herr Richter se félicite du bon déroulement de l'audience. First Assessor estime qu'il importe de savoir si l'accusé est coutumier de l'effraction des caves. L'accusé nie avoir jamais pénétré dans une cave par effraction.

(C'est à ce moment qu'ils m'ont appris — mais encore maintenant j'ai peine à y croire — qu'il existait un escalier tout proche du lieu de ma chute, un escalier bien visible qui m'aurait conduit à l'extérieur de la maison, dont la sortie seule était obstruée par des éboulis faciles à déblayer. Je crois avoir hurlé pour les convaincre que je n'avais rien vu.)

» La raison majeure alléguée par l'accusé est le choc provoqué par la chute. Cependant Sir Inquisidor n'a aucune difficulté à établir qu'un homme réellement blessé n'aurait en aucun cas pu rassembler la force, l'énergie et la vivacité nécessaires pour commettre le meurtre qui s'est produit peu après. Il était au demeurant facile à l'accusé, s'il n'y avait pas eu préméditation, de revenir sur ses pas sitôt constaté que le lieu était occupé par son propriétaire, auquel cas il n'aurait pas manqué de découvrir l'escalier. L'objection ne peut donc être retenue.

» First Assessor revient sur la problématique des caves. L'accusé, qui semble en proie à un accès de délire et s'exprime par paroles entrecoupées difficilement compréhensibles, affirme qu'il n'éprouve aucun attrait pour les caves, qu'il n'y descend jamais, qu'il déteste les caves.

» Avec finesse Sir Inquisidor démontre au Tribunal qu'il s'agit ou bien d'une ruse grossière, ce qui est peu probable, ou bien d'une horreur pathologique cachant une fascination inavouée pour les caves.

» First Assessor demande à l'accusé depuis quand il n'est pas descendu dans une cave et d'où provient sa prétendue répulsion à l'égard de ces lieux. Avec réticence l'accusé avoue…

(Il n'y avait rien à avouer. Je n'ai pas de goût pour évoquer mes années d'enfance, sans plus. Tous les gosses ont, comme nous, creusé un abri qui s'est écroulé.)

» Herr Richter constate que, accès de délire ou tentative d'effraction, sa conduite rend l'accusé inapte à conserver ses fonctions. Sir Inquisidor demande au Tribunal d'appliquer la

peine maximale, aucune circonstance atténuante n'ayant pu être retenue.

(Pourquoi le résumé a-t-il gommé ma déclaration à propos du vieil homme ? Il est vrai qu'ils ne l'ont jamais prise en considération et se sont mis à bavarder lorsque j'ai parlé de la rencontre qui m'a lancé dans ce labyrinthe.)

Les cinq cagoules se concertent, les longs cônes rouges s'inclinent en cercle, si bien qu'ils ne forment plus qu'une masse unique pointée vers la brume pulvérulente qui nous entoure. Peut-être suis-je en train de rêver un cauchemar, peut-être… Le Tribunal s'est aligné et de la cagoule centrale les mots tombent un à un :

— Reconnu coupable du chef d'accusation porté contre lui, tout en refusant de plaider spontanément coupable, l'accusé est condamné à être envoyé au Bagne des Tourbières.

Je n'ai pas le temps de parler, de protester. Mes deux gardes ont déjà passé leurs mains sous mes aisselles. Ils m'enlèvent au pas gymnastique, me traînent quand je trébuche, me soulèvent par-dessus les bosses de terrain, si vite que je ne peux me retourner pour savoir ce qu'il est advenu du Tribunal.

2

Le plateau de caillasse rouge s'est incliné et lui a succédé une vallée pétrie d'humidité, sertie de creux bruns et de fleurs rares, malsaines, dont les corolles se replient pour engluer les moucherons avant de les avaler lentement, mâchés, ensalivés.

La jambe s'enfonce jusqu'au-dessus de la botte dans une tourbe brunâtre, m'oblige à poser l'autre pied sur l'émergence sèche et à tirer des deux mains pour extirper un mollet humide. La botte s'englue, résiste. Accroupi en équilibre instable, je l'arrache à l'élément suceur et me rechausse avec mauvaise humeur. Ce dernier épisode porte au comble le ridicule de ma démarche à travers les vallonnements imbibés de liquide sombre que je suis forcé de franchir pour passer d'une bosselure à la suivante, en direction de quel royaume interdit ? Les chevaliers partis en quête du Graal, qui se voulurent un destin plus qu'humain, connurent sans doute pareilles mésaventures grotesques et je me plais à les imaginer tombant tête la première sur un heaume qui les aveuglait ou pestant contre une cotte de mailles rouillée par la pluie, impossible à détacher.

La brume enveloppe les flaques ; les tourbières enlisantes se délimitent mal, et trompeuses sont les digues naturelles qui

s'étendent entre elles. Aussi dois-je poser chaque semelle avec une précaution extrême et fréquemment opérer un délicat demi-tour. Ce n'est même pas lieu de défense. Rien qu'une marge vague, oubliée, sans danger réel où je suis le seul spectateur de ce balourd qui méandre en mouillant ses chaussettes.

Le liquide glougloute autour des deux pieds, conséquence d'un faux pas infime. Je m'assieds sur une touffe de bruyère, pans de ma veste soigneusement étalés sous les fesses, et vide les bottes. Du mauvais cirque ! Un numéro bien réglé dure moins pour éviter la fatigue du public. La matière, dont la soumission me fut jadis coutumière, se rebelle contre moi. Pensée plus froide que l'eau des tourbières.

Évidence ! Sot que j'étais de ne pas saisir la fonction de cette zone intermédiaire, à qui l'absence de périls immédiats confère une apparence anodine ! Gardienne des lieux aquatiques, elle agit par réduction, confusion, de sorte que le pauvre hère, quand il s'en dégage, ne mérite que sarcasmes, ou pire encore.

Les bottes sont à nouveau pleines d'eau, trop lourdes cette fois pour les tirer, et le sol ploie lentement, incline les herbes dont le parfum hypnotique m'obscurcit les yeux, tandis que je sens le corps s'affaisser à l'horizontale sur ce terrain spongieux qui m'a fait si douloureusement peiner.

3

L'anneau du bracelet s'insère dans un os desséché, durci, lavé par l'humidité poisseuse ; et l'anneau se resserre à la recherche d'un reste de vibration vivante entre la surface blanchie de vase et l'opacité interne, tranche la rigidité, cisaille par contractions tenaces, creusant sa tranchée sans que frémisse le fragment qu'il entame ni que résonne le calcium broyé ; vide, zéro, où son ni souffrance ne se propagent ; strangulation ralentie dans un espace amorphe.

L'os a craqué, crissement infime, suffisant néanmoins pour que le grincement ténu affecte des zones soudain révélées sensibles encore, et rassemble une part de la charpente éparse. Le réseau porteur de messages douloureux inclus dans l'épaisseur osseuse véhicule les ondes, raccroche d'autres os disloqués, abandonnés sur une grève de désolation. Le bracelet a cessé son entaillage, pulse à coups rythmés, incorporé à la moelle ; il incarne dans son battement une émanation qui est moi, condensée à la limite du métal et de la dureté vertébrale ; me dilatant en halo à chaque reprise des à-coups de sorte que je pénètre le bracelet et l'os à la fois, et m'étale sur toute la surface de l'anneau en même temps que le poignet se ranime sous la pulsion qu'un

« Je » resurgi lui assure, soutenu par le secours du bracelet, de façon que le frémissement de la douleur signe de réveil, au lieu de s'atténuer, s'étende jusqu'à regrouper l'ensemble d'une carcasse qu'articule le pouls que je lui imprime à partir de l'anneau de métal, confondu avec la chair bourgeonnante, recomposée.

Je relaie le rythme propre de l'anneau qui me laisse assurer seul la tâche de remettre en route les vaisseaux sanguins, et c'est à moi d'opérer sur le poignet reconquis les patientes, pénibles, opérations de resserrement et de desserrement, car je ne vis que dans ce lieu étroitement circonscrit où germe une conscience mienne. Lentes, lentes pulsations que mouille la bruine, qui peinent à remonter le bras entier jusqu'à l'épaule et s'irradier dans le torse vers d'autres membres dénervés, en gardant le pas obstinément régulier que m'a enseigné le bracelet.

L'Ermite

1

Je l'appelle l'Ermite — sans m'être jamais adressé à lui de la sorte — et certes mon sauveur a droit à ce titre, ne serait-ce qu'en raison de son mode de vie solitaire dans une cabane de rondins autour de laquelle il cultive quelques légumes ; et aussi par son allure, grand vieillard un peu courbé, longue barbe, longs cheveux, main gauche appuyée sur un haut bâton, et même son vêtement, une robe de capucin et un vaste manteau bleu de nuit qui tombe jusqu'au sol. Mais il est solide, au point que le bâton censé le soutenir évoque davantage un emblème qu'une béquille. Il m'a découvert aux limites des tourbières et m'a transporté dans son lit, sur ses épaules je présume — et cet exploit ne me surprend pas en dépit de son âge — car je ne crois pas que son chat ait pu lui être d'un grand secours. Encore convient-il que je ne mésestime pas Ka — ainsi nomme-t-il son chat noir aux yeux d'or — puisque, paraît-il, ce sont ses miaulements qui l'ont guidé à travers le brouillard jusqu'à mon corps. Les restrictions s'imposent sitôt que j'affirme quoi que ce soit à propos de mes hôtes.

Quand j'ai ouvert les yeux il se penchait au-dessus de moi. Une lanterne, dissimulée sous le pan du manteau pour éviter de m'éblouir, entourait d'un halo son visage bienveillant. Une paix calme et une énergie qui sourd des profondeurs, états contradictoires, aurais-je imaginé il y a peu ; pourtant je les ressens, sans les expliquer, éléments étrangers encore au cœur de mon corps.

Il prépare les champignons dans l'âtre. Les flammes bleutées de la tourbe dansent sous la poêle, éclairant Ka qui s'est allongé sur le sol de terre battue. La question alimentaire me semble le seul point de dissension entre l'Ermite et son chat. Le vieillard est strictement végétarien — bien qu'il n'expose jamais aucune doctrine — ce qui ne satisfait le chat qu'à demi.

Lorsque je lui ai demandé s'il s'était retiré dans ce désert à la suite d'une conversion, il a souri et m'a répondu en citant un sage soufi :

Approche, approche, qui que tu sois
Nous ne faisons aucune différence
Que tu sois incroyant ou infidèle ou adorateur du feu
Approche, notre réunion n'est pas lieu de désespoir
Approche, même si tu as été parjure cent fois, reviens.

Et je n'en ai rien tiré de plus. Comme tout symbole religieux est absent dans la cabane remarquablement nue et que je ne le vois pratiquer aucun rituel, je ne suis toujours pas fixé.

Ka s'est assis, aussi hiératique qu'un chat saïte, et me regarde attentivement de ses grands yeux d'or. Sur sa poitrine une touffe de poils blancs rompt l'uniformité de son pelage, impeccable costume de cérémonie : il consacre beaucoup de soin à sa toilette. Sa souplesse est d'un jeune félin et ses poses d'un vieux chat méditatif.

L'Ermite a écouté mon récit avec attention, sans dissimuler son scepticisme. Selon lui ma chute a provoqué un choc suivi d'états hallucinatoires, aggravés par la rencontre avec le serpent dont ma confusion d'esprit a exagéré la taille et la férocité. Il ignorait l'existence d'une galerie par où descendre dans la dépression. Car cette région perdue est une zone d'affaissement qui affecte grossièrement la forme d'une ellipse, la cabane étant approximativement située à l'un des foyers. De ce côté il n'existe aucune issue sinon pour une équipe d'alpinistes éprouvés et bien équipés. Par contre, au-delà de l'autre foyer, à une distance d'une quarantaine de kilomètres, deux fractures permettent de regagner le plateau par des chemins assez praticables. Il estime que d'ici deux ou trois jours je serai suffisamment rétabli pour partir. Je n'aurai qu'à suivre le ruisseau, guide bienvenu car le brouillard continue à peser et cacher le soleil, seul recours pour m'orienter. Les voyageurs doivent être rares dans un désert aussi peu accessible ; tout au plus quelques naturalistes ou des photographes en quête de lieux inconnus ont pu s'aventurer dans cette cuvette.

Le temps s'y ralentit, freiné par la grisaille uniforme, qui se fait de plus en plus lumineuse lorsque j'immobilise mon regard, jusqu'à devenir lumière pure, irradiante, silencieuse. Silence dont le poids ne me trouble plus. Je n'avais jamais écouté le silence ; c'est pourquoi j'étais mal à l'aise chez Laura.

Des portes-fenêtres on ne voyait que le jardin semi-circulaire, ses rocailles, son gazon ras et un bosquet qui prolongeait la vue dans l'imaginaire de ses sous-bois. Cependant les arbres ne pouvaient pas être nombreux, juste assez pour cacher les immeubles, là, derrière tout de suite, invisibles néanmoins. Jamais personne ne passait par ce jardin protégé que respectait le vacarme urbain, tellement proche.

Chez elle millénaires et continents se côtoyaient sans heurt, et les couleurs profondes de très anciens tapis feutraient l'air qui circulait amplement, car Laura refuse l'entassement. Par-dessus nos têtes, à travers nous, s'établissait un dialogue muet entre ce que je ne saurais appeler des objets, des témoins plutôt de pensées, de connaissances, qui avaient quitté les rayons des bibliothèques et les étiquetages des musées pour retrouver leur vie sereine ou déchirée, sereine même quand elle était déchirée. Réseau sonore dont la musique diffusée par les disques n'était qu'un aspect directement audible. D'alentour aucun son ne parvenait, et je comprends — maintenant — que ce n'était pas en raison d'une insonorisation technique parfaite ni d'un comportement exceptionnel des voisins ; c'étaient ces témoins du temps et de l'espace qui s'entretenaient si haut que les bruits vulgaires étaient repoussés sous l'effet de leur insignifiance.

Voilà pourquoi je restais peu chez Laura et lui proposais d'aller dîner en ville, là où les bruits quotidiens, connus, m'assaillaient en me rassurant. Je ne savais pas qu'il existe une harmonie du silence, tonitruante lorsqu'on l'entend pour la première fois, puis très douce, aussi vive et profonde que les bleus ou les rouges laque d'un mystérieux Caucase dont les mythes survivent, étendus sur le sol d'où ils rayonnent.

En fait je ne sais rien de l'Ermite. Pourtant je n'ai pas l'impression qu'il cultive le secret par goût. Rien de mystérieux dans son mode de vie. Peut-être le passé anecdotique ne l'intéresse-t-il plus. Il parle peu, paysan attentif aux menues besognes quotidiennes, et ne requiert de moi aucune aide. Pourquoi s'est-il retiré ici ?

D'une détente sans élan Ka saute sur la table de rondins, flaire la soupe, retraite en la trouvant trop chaude et s'installe en rond sur un tabouret.

— À un jour de marche, sur l'autre foyer de l'ellipse, vit depuis quelque temps une petite communauté ; des jeunes gens avec leurs enfants.

Probablement une bande de marginaux qui ont découvert un lieu mieux dissimulé que ceux qu'affectionnent leurs congénères. Il apporte le plat de champignons.

— Ne leur parlez donc pas de ce que vous avez cru rencontrer.

La lenteur persuasive de la voix introduit le sérieux d'un avertissement solennel dans l'éclat rieur des yeux. Je commence à saisir ses sous-entendus. Sans doute des personnages mal équilibrés, drogués, dont il est superflu d'entretenir le délire. Il sert la soupe dans les écuelles en terre.

— Vous les connaissez ?

— Mal. Je suis un vieil homme et leur campement est éloigné. Ils seraient les bienvenus s'ils voulaient me rendre visite

mais jusqu'à présent ils n'en ont pas manifesté le désir.

Il rit dans sa barbe. Je souris à mon tour.

— Vous devez leur faire peur.

— Peut-on redouter un vieillard et un chat ? N'est-ce pas, Kalos ?

Le chat accepte les diminutifs comme Kalos ou Karis à condition que la première syllabe soit fortement accentuée. Il lève la tête et nous regarde. Difficile d'affirmer qu'il approuve sans réserve.

Cette étape ne me plaît pas.

— Il me faut passer par chez eux ?

L'Ermite hoche la tête.

— Sinon vous risquez de perdre le ruisseau et de vous égarer à nouveau dans les marécages ; et il se peut qu'ils vous donnent des vivres supplémentaires… Mais ne vous attardez surtout pas.

Ka joue avec mon bracelet suspendu à la paroi. Je le lui laisserai, évidence qui s'impose sans raison valable en me laissant l'impression ambiguë de régresser dans l'infantilisme.

— Ka y sera très sensible.

Je ne peux déterminer s'il plaisante. Ses sourires me déconcertent. Son humour récurrent me semble à chaque reprise cacher la leçon d'un maître secret qui opère dans l'invisible. Il m'évoque cette maxime chinoise, taoïste je crois : « *La plénitude de qui est animé par la vertu du vieux qui rit est d'un nouveau-né ; les animaux sauvages ne le griffent pas plus que ne le saisissent les oiseaux de proie.* »

— Je vous ai préparé quelques racines et tubercules qui ne paient pas de mine mais vous permettront de vous alimenter convenablement pendant plusieurs jours.

Sa connaissance des produits de la terre provoque mon admiration. Il m'a sans doute soigné avec des simples. Et c'est un cuisinier de talent. Il me faut accepter de recevoir, et pas seulement la vie — puisqu'ils m'ont sauvé — pas seulement des provisions, mais aussi cette irradiation tranquille d'une pensée qui a dépassé l'usage des mots. Même le chat diffuse une énergie concentrée que je laisse pénétrer par les pores de ma peau.

— Bénissez-moi mon père.

Il sourit.

— Qui suis-je donc pour bénir ? Que mon amitié et celle de Ka vous accompagnent.

Est-ce désir de me tenir à distance, cette façon plaisante d'introduire le chat quand je me laissais aller à un réflexe puéril depuis longtemps oublié ?

Mais les yeux sont si amicaux que je ne le crains pas. Après tout, l'amitié d'un pareil personnage vaut sans doute mieux qu'une bénédiction formaliste. Ka se frotte contre ma jambe et accepte une caresse. Ma présence ne les aura pas troublés. Ils

n'avaient pas besoin de moi, ils m'ont adopté avec chaleur mais ne me regretteront pas. J'appréhende, quant à moi, de penser à eux avec nostalgie.

2

La vieille était assise à croupetons sous un arbre squelettique, le premier arbre rencontré depuis ma chute initiale, dont les rameaux anguleux se cassaient à angles vifs, poteau indicateur solitaire aux directions effacées, pointant noir dans la brume liquide où tout horizon se dissolvait, tellement soudain que je n'ai vu que lui. Et c'est seulement quand mon regard quitta la flèche verticale qui semblait morte pour glisser au long du tronc que j'ai remarqué ce ballot noir, du même noir brillant d'humidité et de reflets satinés, posé tout contre, devant la transparence du ruisseau cristallin.

Le visage recouvert de sa capuche m'était aussi invisible que le reste du corps. Alors pourquoi une vieille puisque d'elle tout m'était caché ? Sans doute en raison de la position tassée que le temps seul, d'ordinaire, a chance d'empaqueter ainsi, une façon d'être modelé dans la terre, d'adopter les ondulations de l'argile.

Mais non la voix. Elle n'était pas cassée ni chevrotante, juste un peu rauque, bien que ouatée par les filets du brouillard. Elle se tut. Le feu de ce que je distinguais soudain être ses yeux s'élargissait en amandes — peut-être parce que, à mon insu, elle avait repoussé son capuchon — m'accrochait tenacement ; deux yeux qui ne cessaient de s'allonger à mesure que je les interrogeais, changeaient le ballot amorphe en sac à malice ironique, indicateurs d'une question à poser dont j'ignorais tout.

— Approche.

J'avançais lentement. J'entendis grogner. Autour de moi, en un cercle presque complet, des cochons noirs me regardaient, sortis de la brume. Eux non plus ne bougeaient pas, aréopage inattendu dont les yeux multiples brillaient avec une vivacité railleuse. L'un d'eux grommela quelque commentaire. Ils s'impatientaient de mon mutisme, et je sentis la désolation du vide.

Soudain, sans combat ni catastrophe, la pellicule protectrice s'était effilochée, dissoute ; je n'étais que ce vide plus blanc que la brume, tandis que m'investissait la terreur de m'apercevoir que nulle ombre ne prolongeait ce corps sans consistance. J'avais perdu mon ombre. Je n'avais jamais eu d'ombre que factice. Le miroir cru qui pesait sur cette terre ne renvoyait aucune image. Questionner exigeait que je retrouve assez de densité pour m'unir au poids de vie qui sourdait de l'arbre, de la terre herbue, des cochons, de leur gardienne, et leur donnât voix.

Je revins aux yeux de jais, implorant une aide ; j'ignore sous l'effet de quelle force je me tenais encore droit, entretenant sans raison une dignité qui allait, d'un instant à l'autre, provoquer le gloussement des cochons.

Je me perdais dans les yeux d'anthracite, d'un noir si constant qu'il en effaçait les prunelles, disait de s'enfoncer dans la grande nuit qui en rayonnait pour ouvrir une vie mienne ourdie des pulsations du monde, à laquelle j'aspirais, quémandeur sans espoir car je savais trop que rien en moi qui n'étais plus rien n'aimantait l'irruption souhaitée. Je m'attardais à l'intérieur du cercle des cochons noirs qui ne grognaient plus, incapable de mouvoir des jambes et des pieds qui ne me conduiraient nulle part s'ils n'avaient au préalable emmagasiné quelques-uns des rayons qui me perçaient pour les incurver en moi, les cristalliser en un point générateur de la perle noire, destinée à m'affecter d'un poids nouveau, capable de flotter et m'orienter ma guise.

Ma main gauche pesait, engourdie, distendue par la traction d'un annulaire incommode, et je me souvins y avoir enfilé la bague confiée en des temps reculés par un vieil étranger dont les yeux avaient la blancheur lumineuse de la brume. Je ne me souviens plus de ce qui se passa ensuite quoique ce ne fût rien d'extraordinaire. Il m'apparaît maintenant comme une évidence qu'il fallait tourner vers la paume le chaton de la bague, de peur que ceux du village où j'allais, sensibles comme des pies au flamboiement des gemmes, ne me l'arrachent. Mais ce que je voudrais me rappeler et qui me tourmente est de savoir si la vieille a parlé, m'a donné ce conseil, ou si ce n'était rien d'autre qu'une modulation de son regard. Quoi qu'il en soit, ce geste anodin m'avait rendu un semblant de cohésion qui m'a permis de m'éloigner ; et quand, après quelques pas, je me suis retourné, le brouillard s'était épaissi, avait tout effacé de la plaine d'où jaillissait l'arbre totem, et me laissait seulement entrevoir les reflets du ruisseau sur qui me guider.

Quelque chose en moi voulait croire qu'il ne s'était agi que d'une gardeuse de cochons à qui je n'avais su parler, mais ce quelque chose, dont un souvenir diffus me suggérait qu'il avait été jadis structure puissamment organisée, s'était disloqué, de sorte que ses messages manquaient singulièrement de conviction et ne résistaient pas aux susurrements du brouillard tintinnabulant.

Il m'aurait fallu la présence de Laura. Elle a toujours senti mieux que moi le caché derrière l'apparence, et les labyrinthes lui sont familiers ; elle a choisi de démêler l'écheveau des œuvres du passé ; elle aurait été tout aussi à l'aise dans les méandres du présent.

LAURA

Un Lieu de Pèlerinage

1

Laura s'appuyait sur la rampe à balustres qui s'inclinait en courbe. Position intermédiaire, grisée par un crachin tenace, suspendue entre les dalles du sol et l'arrivée sur l'esplanade où se carrait la façade close de l'église. Les deux escaliers incurvés, symétriques, emprisonnaient un cercle, arène imaginaire pour elle ne savait quel sacrifice. Et cet ensemble était séparé du monde par une grille de fer forgé dont elle avait poussé la porte, une porte hérissée de hallebardes pointues.

Nulle part.

Un univers courbe, enroulé sur lui-même, qui ne conduisait qu'à un mur d'où être renvoyée comme balle puisque les portes massives, cloutées, à l'âme sans doute renforcée de lames métalliques étaient fermées hermétiquement. Des ombres hagardes s'estompaient sur l'esplanade.

« Quelles ombres ? » s'interrogea Laura, en laissant flotter ses prunelles troubles de brouillard océanique. Peut-être celles, déhanchées, des statues aux plis tremblants qui gravissaient la façade, s'effaçaient dans une brume humide.

Elle lévitait à mi-hauteur, emmitouflée de pluie insinuante, yeux abaissés sur le cercle dallé où l'eau s'inscrivait en flaques incertaines. La rue était vide. Elle monta trois marches et souhaita l'apparition d'un sacristain difforme ou d'un flagellant anonyme dans la robe de sa confrérie, garants de la présence d'un théâtre éprouvé. Mais rien ne bougeait que le très lent déplacement des taches d'eau dans le cul-de-sac circulaire, au-dessous d'elle. La pierre, du granit granuleux, était indifférente ; tout se fondait dans la grisaille.

La fonction inavouée de ce système était d'emprisonnement, non de claustration banale dans une cellule, mais d'incarcération à l'intérieur d'une roue destinée à piéger des particules humaines pour leur imprimer un mouvement rotatif constamment accéléré. L'église n'était que leurre d'une issue transcendante, masque de

carnaval qui s'ouvrait sans doute certains jours à certaines heures pour donner le change.

Laura secoua la tête, sentit ses cheveux humides sur la nuque en dépit du béret et du col relevé de son trench, et elle s'agaça de s'attarder sur ces marches. Le soir qui s'approchait avait épaissi la pluie. La façade de l'église se brouillait, et de l'autre côté de la grille pesait une grisaille uniforme. Les escaliers, l'esplanade, l'arène circulaire : était-ce système efficace ou tentative démentielle organisée avec la méticulosité que les fous apportent à leurs entreprises, cette construction qui se dévoilait à peine assez pour que soit ébauchée une question sans doute mal formulée ? Rien à en tirer.

Elle descendit d'un pas ferme, résolue à rompre la complicité qui s'établissait et l'orientait vers des énigmes qu'elle décida sans objet. Au pied de l'escalier elle entra dans l'arène circulaire ; les dalles luisaient, plus lumineuses que le ciel bouché qui s'écrasait sur les pierres. Lentement elle en fit le tour, puis s'approcha du centre. À ses pieds une très petite chose gigotait au creux d'une flaque. Laura se pencha. C'était une sangsue qui barbotait ainsi, un banal annélide amateur d'eau douce. Laura s'accroupit, approcha son visage de l'animal.

Vu de si près il grandissait, devenait hydre, serpent primordial, et Laura pensait que sous la ventouse antérieure se cachait une bouche à trois mâchoires cornées et dentelées ; ce monstre mou pouvait absorber huit fois son poids de sang.

Le ver se tortillait en rond ; presque sur place. Tout avait-il été construit pour cet être élémentaire, les escaliers, la façade morte, le cercle parent de la brume, qui ordonnaient l'espace et se faisaient centre de la ville alentour, une ville de pèlerinage factice dont le véritable ancrage était là où se mouvait la sangsue, à moins que ce ne fût le second foyer, le soleil noir mouillé d'algues pendulaires qui équilibrait l'éclat voulu rayonnant du saint ?

Nombril aux circonvolutions repliées, l'hydre lestait les multiples visages de la pierre d'un poids central, œil vivant, mâchoires dévoreuses des chairs mâchées par les dents de granit. Elle arrimait l'arène et ses parages à l'enfoncement vertical dans les filons épais d'eau noire indifférenciée, que cachait la noble circularité des dalles bien jointes. Tout ici était réduction dans les formes d'un reflet du monde à l'inquiétante férocité.

Laura comprit, avec la brusquerie neutre de l'évidence, qu'elle fixait le miroir de la chambre secrète, la chambre ronde et obscure des tumulus où s'était enfoui le Peuple Caché, celle où l'on n'accède qu'après un long corridor souterrain, transition d'une pénombre de plus en plus lourde. Le rond pétri de magie avait ici, ruse raffinée pour se mieux dissimuler, rejeté son image

à l'air libre, visible, exposée aux regards blancs d'aveugles.

La coupole plombée du brouillard aquatique était tombée bas, au point de cacher l'esplanade. L'hydre s'enroulait au lieu central d'absorption et de renaissance incertaine.

Il était juste que cette ville fût tenue pour sacrée, et que de longues files de princes et de miséreux s'y fussent acheminées à travers la douleur des siècles, ignorants de leur but réel, dupes de légendes bariolées autour de fausses idoles.

Un homme passa dans la rue et déploya soigneusement un journal en papier maïs.

Laura se releva brusquement, tira la grille et sortit sous les réverbères qui commençaient à s'allumer.

2

Laura suivait la silhouette qui la guidait, à une cinquantaine de pas, ainsi que l'exigeait le règlement, une silhouette brouillée par la brume venue de la mer, à la minceur un peu malingre accentuée par la gabardine beige serrée à la taille. Le guide avançait nonchalamment sur le mode de la flânerie, ce qui laissait le temps de le repérer à chaque bifurcation dans le lacis de ruelles que le soir humide avait dépeuplées.

Après un temps de plat Laura gravit un escalier en pierre, étroit, presque obscur entre deux murailles aveugles. Ce fut le premier d'une longue série. Les venelles se brisaient soudain sur des marches, tantôt abruptes comme des échelles de meunier, tantôt à peine inclinées ; il y en avait de droites, de courbes, d'anguleuses ; certaines montaient, d'autres descendaient. Les volets, rares, de bois plein, étaient tous clos. Ils traversèrent une passerelle métallique au-dessus d'un étroit ravin. À peine, en levant la tête, devinait-elle de-ci de-là un rectangle parcimonieusement éclairé.

Ils avançaient entre des murs austères, sur un sol parfois en terre battue mais dans l'ensemble correctement pavé ou même dallé. Pendant un long moment ils suivirent l'enceinte de ce qui devait être un parc de couvent car, au-dessus de la haute muraille en pierres jaunâtres, s'étalaient les feuillages de grands arbres. Le crépuscule accentuait la teinte terne de la pierre. C'étaient murs qui attendaient qu'on y plaquât des otages ou des suspects pour les y fusiller.

La lumière se fanait de plus en plus, s'étiolait avec les branches mouillées ; certains tronçons de rues seulement étaient, de loin en loin, ponctués de maigres ampoules accrochées à des potences cimentées dans les murs. Sans se hâter l'homme entra dans ce qui paraissait n'être qu'une impasse, tant l'espace se res-

serrait entre deux rangées de parois dont les toitures se rapprochaient assez pour ne laisser qu'une mince bande de grisaille. Quelque chose lui fila entre les jambes. Elle se demanda si c'était un rat. La ruelle se fermait sur un autre mur mais, à droite, s'enfonçait brusquement un escalier qui s'achevait sur une placette ornée d'un très vieux platane. Laura le descendit, mains dans les poches de son trench, curieuse du déroulement de cet itinéraire dans les coulisses maussades du pittoresque, à l'écart des artères populeuses.

De l'autre côté du platane la façade d'une chapelle baroque s'encadrait de deux moines contournés ; celui de droite, au visage d'inquisiteur maculé par les pigeons, tendait vers elle une main accusatrice ; l'autre ne la voyait pas, absorbé dans la contemplation convulsive des branches supérieures de l'arbre. Ils empruntèrent une rue aussi neutre et triste et morne que les précédentes, où les mêmes maisons mortes se succédaient. C'était un trajet sans fin, constamment infléchi.

Son guide disparut sous une porte cochère. Une énorme Mercedes emplissait la courette. Un personnage affalé sur le volant attendait, à moitié assoupi. Il se redressa lentement quand l'homme à la gabardine s'effaça et ouvrit la porte arrière. En le croisant Laura regarda son visage fripé d'ancien gosse des rues, jeune encore, barré d'une fine moustache noire soigneusement coupée. Elle s'enfonça dans les coussins. Son guide s'assit à côté du chauffeur et la voiture démarra benoîtement.

Le Grand Patron

1

Franchie la grille, une longue allée se courbait entre des cyprès noirs dans la nuit ; la Mercedes, qui roulait au pas, s'immobilisa sans secousse devant le perron d'une demeure seigneuriale. Un boxeur au visage dur, costumé en maître d'hôtel, tendit le trench de Laura à un valet du même type morphologique, puis la conduisit cérémonieusement — presque trop à force de vouloir adhérer à son personnage — à travers le vaste hall dallé de plaques de marbre noires et blanches. Il frappa trois coups sur une porte caissonnée, ouvrit et s'effaça.

Une pièce immense dans la pénombre, ponctuée de statues en bois polychrome et de meubles aux reflets lourds de passé ; et près du feu qui couvait dans une cheminée de pierre monumentale d'un plateresque délirant, un vieil homme qui lui tournait presque le dos, un plaid sur les genoux, dont les longues mains parcheminées caressaient une statue dansante.

— Saint Jean Baptiste ; travail allemand du XVI^e^ ; il appartenait à un buffet d'orgues. Mais asseyez-vous donc.

La voix étouffée, qui s'accordait à la chevelure blanche, ne lui était pas inconnue. Laura s'approcha du fauteuil qui faisait face à celui de son interlocuteur invisible. Il avait posé la statuette à ses pieds sur un tapis caucasien et considérait Laura en souriant. Le visage non plus ne lui était pas inconnu, tout vieilli et maigri qu'il fût. La voix l'avait préparée assez pour que son masque d'impassibilité ne se fendît pas, mais elle ne détachait pas son regard de ce long visage d'intellectuel qui s'éteignait. Les yeux incolores l'examinaient avec bienveillance.

— Mais oui, mon enfant, je suis bien votre vieux professeur.

Étudiante, elle avait aimé cet homme fin et courtois, spécialiste de Fichte, dont les cours présentaient une vision nuancée des choses, toute pénétrée de rigueur indulgente et du sens de la faiblesse humaine.

— Vous êtes toujours aussi ravissante, Laura, et aussi subtilement habillée.

Il détaillait l'ensemble souple en daim gris, le chemisier de soie rouge, les bottes rouges, et ses yeux s'attardèrent avec une satisfaction d'esthète sur le sac gris et rouge.

Laura réfléchissait très vite, rassemblant les données pour les reconstituer logiquement : l'homme qui la convoquait devait coiffer son département ; mais à son niveau — en dépit de sa position quelque peu marginale — elle avait au moins entrevu les responsables importants dont elle dépendait, même de très loin. Ne restait — elle hésita, et pourtant c'était la seule solution — ne restait de vraisemblable que le Grand Patron, celui que personne, sauf de hauts personnages eux-mêmes peu accessibles, n'avait approché ; celui qui approuvait, refusait, annulait sans appel ni pitié les opérations ; intelligence souveraine qui décidait de la mort, du déshonneur et de la vie avec une objectivité froide et une lucidité jamais démenties. La voix fatiguée, encore chaude et séduisante néanmoins, l'interrompit :

— Bien raisonné, mon petit. Je suis encore, pour peu de temps, celui que l'on appelle le grand patron. Quel merveilleux camouflage que l'Université… et si agréable.

Laura, malgré son déplaisir d'être ainsi devinée, se réjouissait de retrouver le pétillement subtil des yeux du philosophe de naguère.

— Vous aimez le porto, n'est-ce pas ? Celui-ci est buvable. Soyez assez aimable pour m'en offrir. Le moindre geste m'épuise.

Sur un guéridon florentin aux pieds lyres — fin XVI^e^ sans doute — le cristal taillé d'un flacon décomposait la lumière des tisons dans le rouge profond du vin. Son dossier mentionnait probablement son goût éventuel pour le porto. Elle approcha le verre de la main décharnée chaînée de veines bleues, très pâles.

Laura sortit le microfilm de son sac et le posa sur une table basse, rare table d'enfant de la Renaissance espagnole. Le vieil homme appuya sur un bouton encastré dans son fauteuil. Un jeune athlète ouvrit une porte dissimulée sous une tapisserie mille fleurs.

— Examinez donc cette petite chose.

L'autre disparut avec le microfilm.

— Et des hommes sont morts pour la possession de ce rouleau de pellicule en définitive parfaitement inutile.

La voix feutrée se chargeait d'ironie triste.

— *Pourquoi faut-il que mon cœur soit attristé et déchiré par ce qui satisfait si pleinement mon intelligence ?*

Laura sourit pour signaler qu'elle reconnaissait la citation de Fichte. Leurs regards se rencontrèrent, complices. Elle attendit. Les mains frileuses remontèrent le plaid. Il avait à peine goûté au porto.

— Je vous ai fait entrer dans les Services, mon dernier acte sera de vous en éloigner.

Laura se durcit. L'image chérie du professeur risquait de se superposer indûment à celle du Patron, brouillant toute lucidité, ainsi que peut-être il le désirait. Cette lassitude d'un corps usé pouvait être masque, ou élément dont il se servait, indifférent à lui-même, au profit de son habileté.

— Je ne me place pas du point de vue de l'ordinateur.

Il répondit à l'interrogation muette de Laura :

— Ces petits engins connectés à des caméras qui analysent vos intonations, vos gestes, la dilatation de vos pupilles et bien d'autres éléments, pour juger de votre fiabilité. Vous êtes très en dessous de la cote d'alerte.

— Je ne pense pas qu'on ait jamais pu soupçonner ma loyauté, répondit froidement Laura.

Un sourire vivifia un instant le visage qui virait au verdâtre.

— Toujours aussi coupante, ma chère enfant, lorsqu'il s'agit de votre « honneur ».

Les yeux s'enfoncèrent dans les orbites, repliés sur un paysage intérieur. Il articula doucement :

— Et je m'en réjouis.

Il but une gorgée de porto. Sa main gauche caressa la statuette posée sur un tapis au centre d'un médaillon en étoile orné de flèches. « Un Lesghi typique », songea machinalement Laura.

— Ce n'est pas vous qui n'êtes plus assez bonne pour les Services, mais l'inverse. Vous connaissez suffisamment notre organisation ludique. Naturellement vous conservez votre poste à l'université.

Laura balançait. Point n'était besoin pour la rayer d'une entrevue avec ce personnage inaccessible. Elle attendit.

— J'ai lu votre thèse sur Tourneur, et vos récents articles sur Middleton. C'est très bon. Il y passe un frémissement que l'ordinateur n'est pas encore capable d'intégrer.

Le timbre raucissait, le nez osseux se pinçait. Laura se leva pour tisonner les brandons. La voix, venue de très loin, l'interrompit :

— C'est inutile. Le feu ne me réchauffe plus, et la vue des tisons désormais me touche plus que celle des flammes.

Laura se rassit. Le silence était opaque dans cette pièce où s'accumulait le temps. Il reprit très bas :

— À force de parcourir les couloirs coudés du monde on risque d'oublier les siens propres. Le temps est venu pour vous de les reconnaître.

— Pourquoi vous préoccuper ainsi de moi ?

— *Ce n'est pas parce que j'ai tel but que j'agis, mais quelque chose devient but pour moi parce que je dois agir de telle façon.*

Était-ce dérobade à l'abri du philosophe allemand ou traduction d'une vie ? Les montants de la cheminée fourmillaient de masques, de grotesques et d'hybrides dont la multitude s'ordonnait suivant des rinceaux pour suivre un mouvement ascendant. Tapis et tentures repliaient cette pièce sur elle-même en même temps qu'ils étaient fenêtres sur l'univers.

La main jaunie lui tendit un chèque. Une grosse somme. Il exposa sur un ton neutre :

— Vous le toucherez à l'une de nos banques en devises de votre choix. Il est bon d'avoir les moyens de sa liberté.

La tête penchait sur le dossier du fauteuil. Laura crut qu'il allait s'endormir mais il se redressa — au prix de quel effort ? — et les yeux la cherchèrent affectueusement.

— Je préfère que vous ne parliez pas de moi et je sais que vous vous tairez. Mais il importerait peu. Les médecins ne m'accordent pas un sursis de longue durée.

Son regard délavé alla de la cheminée au Saint-Jean, puis se fixa sur elle. Très lentement il récita :

— *Ainsi disparaît à mes yeux et s'évanouit le monde que j'admirais encore tout à l'heure. Malgré toute la plénitude de vie, d'ordre et de richesse que j'y contemple, il n'est que le rideau qui me cache un autre monde infiniment plus parfait, et le germe d'où ce monde se développera.*

Elle comprit que, curieusement, au lieu de le commenter, c'était à elle que ces paroles étaient destinées. Elle se pencha sur lui. Elle pouvait se permettre la tristesse maintenant qu'elle n'appartenait plus. Le nez se pinçait de plus en plus et les lèvres se violaçaient.

— Je ne vous tends pas la main, Laura, elle n'est déjà plus mienne.

Ils restèrent un moment immobiles. Beaucoup de chaleur passait dans cet adieu.

Laura se leva, gagna la porte et sortit sans se retourner.

2

Elle demanda au chauffeur de la déposer à l'entrée de la ville. La bruine avait cessé, et les flaques luisaient, plates.

Elle eut une pensée d'amitié affectueuse pour le philosophe à double visage, abruptement révélé acteur sur une scène où chaque rideau tiré ouvrait des perspectives inattendues qui en étaient venues à ne plus la surprendre à force de les fréquenter ; et aussi pour le professeur de Théâtre Jacobéen qui l'avait constamment soutenue dans les méandres des intrigues universitaires et manœuvrait pour qu'elle lui succédât dans sa chaire.

— Au fond, ce sont eux mes vrais pères.

Mais le vent la saisit et balaya ces réflexions. Il s'était levé de la mer et filait au long des rues étroites, dévalait en cascatelles les escaliers, s'enflait très vite. Le creux d'une paume se collait à ses reins, se plaquait contre ses cuisses, sa nuque. Doux, chargé de vagues océaniques à l'humidité tiède, il plongeait sa voie tumultueuse entre les murs de pierre et sifflait sous les passages voûtés. Il avait raboté les langues de terre et fait craquer les eucalyptus, enduit de plâtre marin les visages granitiques rongés de trop scruter le temps, et il déboulait des toits en se bousculant. Il creusait de larges remous et tourbillonnait sur les placettes qu'il dégageait de leur brouillard. Il nettoyait à grande allure des goulets de resserrement avant de retrouver les espaces où se déployer, de sorte que la Grande Ourse s'inscrivait maintenant avec netteté en clous de métal poli.

Un vent tiède à vous faire larguer les amarres, et partir, seule, là où il y a des arbres et de l'eau, beaucoup d'arbres et beaucoup d'eau, et pas d'hommes, pour rien, légèreté délivrée des enchevêtrements poisseux, avec un sourire qui ne serait plus masque. Un vent qui enveloppe et enlève… Son frère avait peut-être quitté la cabane, là-bas dans la lumière fine du Nord ; où peut-être pas, qui sait ? Rendu à lui-même par le lac et les sapins. La cabane en rondins, refuge des mauvais jours, le seul bien qu'elle possédât encore en commun avec Greg. Le souffle du vent dissipait l'improbable. Il la poussait sur les marches de drôles d'escaliers chaotiques qui montaient vers un ciel lavé. Elle secoua les cheveux en riant. Le vent, approbateur, lissa son visage.

Un nain la croisa. Il avançait vent debout, drapé dans une lourde cape plaquée contre son corps exigu. Il la salua cérémonieusement, et son chapeau à larges bords, qui arrivait à peu près à la taille de Laura, se plia sous le tumulte aérien. Elle lança un « Bonsoir » aimable que le vent emporta ; les lèvres du nain bougèrent, articulant des mots incompréhensibles, et il repartit gravement en louvoyant pour éviter d'être entraîné. Laura le suivit du regard. Cette rencontre inutile, dépourvue de sens, lui plaisait.

Elle rattrapa son béret de justesse ; ses cheveux s'enroulèrent dans ses yeux. Le vent l'avait saisie, elle se laissait conduire, complice, par un envol qui ne s'achèverait que très loin sur des grèves silencieuses.

Le Businessman

1

Simiesque. De la tête rentrée dans les épaules aux jambes arquées. Laura l'examinait froidement. Elle avait rejeté l'inquiétude comme inutilement encombrante, en dépit du revolver — un Smith & Wesson 357 Magnum — que maniait une des pattes poilues avec la dextérité apparemment désinvolte qu'autorise seule une longue familiarité. Ce n'était pas elle qu'il menaçait, décontenancé plutôt par l'absence dans la cabane de la cible escomptée, s'appliquant à penser, tentative pénible de concentration démentie par la mobilité des yeux où passaient des traînées d'angoisse. Il bafouillait — défaut d'élocution plus que désarroi — en la questionnant sur des points où elle faisait sobrement part de son ignorance. Son acolyte surveillait la porte, placidement, épais autant qu'un ours ; celui-là ne s'efforçait pas même à la réflexion. La cabane les avait aimantés au point qu'ils semblaient ne pas avoir remarqué la tombe toute fraîche, et Laura s'émerveillait de la puissance des opinions préconçues, également coercitives chez le tueur et l'homme d'État.

Elle ne les redoutait pas. Attachés à une idée fixe, il ne leur restait plus de disponibilité pour s'ouvrir à l'attrait d'un corps de femme. Les yeux inquiets, soupçonneux, balayaient la pièce avec incrédulité. Curieusement ils avaient paru la croire quand elle leur avait dit monoplace le kayak de son frère. Sans doute la présence de la barque les avait-elle convaincus de son départ solitaire. Le singe avisa enfin une bouteille de whisky sur une étagère, la déboucha et but au goulot. Il empoigna une chaise, s'y affala ; son bras gauche pendait jusqu'au plancher. Laura ne bougeait pas, assise sur le lit, mains à plat contre ses cuisses, sachant que c'est le mouvement qui effraie les fauves ; tant que ne monterait pas en eux une peur obscure, ces deux brutes seraient inoffensives.

Tous trois immobiles dans le grand silence du matin. La lumière pâle, vide, les isolait dans un espace dépourvu de liaison.

Elle calculait. Mieux valait leur signaler la tombe qu'ils repéreraient inévitablement, s'inscrivant ainsi dans le rôle d'une alliée à ménager.

Ils bondirent aussitôt, oublieux d'elle. Ils avaient trouvé pelle et bêche, et s'affairaient à retourner la terre meuble. Elle appréciait l'aisance de leurs gestes dès lors qu'ils étaient débarrassés du poids de la pensée, mouvements robustes et souples, sans frénésie qui, vus de loin à travers la fenêtre, s'enchaînaient en continuité harmonieuse.

L'autre fenêtre, à angle droit, découpait le lac parcouru de vibrations lumineuses au gré des nuages. Sans importance est l'emplacement du rectangle que trace le devin sur le tissu du monde, ou que le hasard lui propose ; battements et palpitations y répercutent également l'univers, déchiffrable pour qui s'absorbe dans son bruissement. L'eau rayée d'argent fondu s'approfondissait en un noir d'opacité, se recouvrait d'enduit de laque pointillé de scintillements stellaires. Porteur de vaisseaux fantômes évanouis dans un crépuscule, le lac ne ramènerait pas la tache vive du kayak. Ses courants étaient appels sans retour vers des montagnes violettes…

— Vous êtes sa veilleuse, disait Oswald.

Elle avait véhiculé dans son Opel ce campeur solitaire, malingre, aux grosses lunettes rondes qui lui donnaient l'allure d'une chouette éberluée. Au deuxième matin, il lui avait avoué, avec une réticence gênée, être poète. Elle n'avait pas ri et il lui en avait su gré. Deux jours ils avaient roulé ensemble sur les routes de terre, encerclés par la forêt répétitive, et pendant deux nuits s'étaient cherchés, dessinant sur leurs peaux des lacis intermittents, circonspects et hardis, comme il convient à des explorateurs, si bien qu'ils s'étaient séparés sans emphase ni cynisme, assurés d'une connivence qu'espace et temps ne dissoudraient pas.

— Il s'est oublié. Si vous aussi l'abandonnez ses dernières braises noirciront.

La lumière fine se diffusait sous la tente, auréolant leurs corps dont les halos se confondaient. Il s'était penché sur elle, enfoncé dans ses yeux, englouti par leur étang sombre au point d'en négliger la splendeur des seins et des hanches.

— Exilé en vous, il s'y peut retrouver.

Il avait esquissé un sourire d'excuse car il savait combien elle détestait les pauses solennelles chères aux interprètes du caché.

— On pourrait dire la même chose plus simplement, avait observé Laura, par exemple constater que je lui rappelle une adolescence et une prime jeunesse dont il a gardé quelque nostalgie inavouée.

Oswald avait baissé la tête. Laura ne voyait plus que ses cheveux frisés. Elle avait maudit le réflexe universitaire, renforcé

par les Services, qui lui enjoignait de brandir le système d'une logique éprouvée. Elle aurait voulu avouer qu'il disait vrai, mais le barrage tenait bon.

Le singe poussa un piaillement de triomphe et disparut tout entier dans la fosse. Laura, incertaine du déroulement à prévoir, attendait. Il sauta du trou comme rebondit une balle de caoutchouc et détala en direction de la Jeep. Il était surprenant qu'il ne courût pas à quatre pattes. Le comparse s'extrayait pesamment de la tombe ; il regagna la cabane.

— C'était bien celui que vous cherchiez ? interrogea Laura en s'efforçant de parler avec indifférence.

Le visage poupin ne manifesta aucun signe de compréhension. Elle poursuivit, sur un ton qu'elle s'imposait neutre :

— Comment est-il mort ?

— Ça, on sait pas, articula l'autre.

Il ne bougeait que ses lèvres, totem définitivement incrusté contre le montant de la porte.

— On est pas médecins. En tout cas il a pas été tué.

Silence, suivi d'une affirmation péremptoire :

— Pour ça on est sûrs.

L'orgueil du professionnel perçait à travers cette phrase qu'il n'imaginait pas rassurante pour Laura. Au moins Greg était étranger à une affaire de meurtre.

Une longue antenne avait jailli de la Jeep. Laura ne s'en étonna pas. Il était prévisible que les aptitudes mentales des deux hommes auxquels elle avait eu affaire étaient trop minces pour leur permettre de dépasser le niveau d'agents d'exécution. Ils se hâtaient de rendre compte de leur incompétence à leur employeur. Le bras élastique du singe s'agita verticalement au-dessus du pare-brise.

— Je crois que votre collègue vous appelle, dit Laura.

L'autre se retourna d'un bloc avec une rapidité inattendue et partit sur-le-champ en trottinant. Décidément il s'apparentait à un ours.

Bientôt, survolant les sapins, le bruit d'un moteur d'hélicoptère.

2

Le petit homme lisse sauta de l'hélicoptère
Un bel oiseau jaune flamboyant
Sans ailes.
Il inspecta la tombe ouverte à la lisière des sapins
Et il ouvrit la porte de la cabane.

Il se déplaçait très vite
Sans courir ni remuer d'air
Ni même se presser.
À l'aise partout et vêtu comme il convient
Selon la saison et la raison
Jamais négligé non plus qu'ostentatoire.
Bottes de ranger
Pantalon et veste à capuche gris-vert modèle suédois,
Le meilleur
Chandail à col roulé
Casquette de tweed
Neufs mais judicieux.
Il se découvrit
Aisance mondaine et calcul économique du geste
Se présenta : George Sleek
Identité invérifiable
Et s'excusa auprès de Laura :
La grossièreté navrante de ses employés.
Il ne semblait pas volubile
Tant son articulation détachait les mots clés
Mais les phrases se suivaient,
Claires, courtes, équilibrées,
Sans discontinuité
Tressant un câble serré déroulé à vive allure.
Sa peau était lisse
Ainsi que ses mains soignées.
D'âge moyen et destiné à le rester.
Il relut le message laissé par Greg
Et déploya une carte à grande échelle
En demandant s'il était bon kayakiste.
Il enchaînait ses déductions
Qui s'emboîtaient sans effort l'une dans l'autre
Et ceintura d'ovales rouges tracés d'une main sûre
Les zones où retrouver le kayak
Puisque son frère n'était pas rentré dans les délais prévus
Et que ces eaux calmes rendaient un naufrage improbable.

3

George Sleek parlait.

— Je ne prends pas le temps à la légère ; c'est une matière fluide, évanescente, que même moi et mes pareils ne maîtrisons jamais totalement ; une sorte de plasma, toujours prêt à s'écouler sans laisser aucun acquit utilisable ; sa domestication exige une attention de tous les instants ; il a fallu beaucoup de millénaires pour apprendre à le manipuler et en extraire des profits tangibles ;

mais peu importe la philosophie de l'action, seuls comptent les résultats. D'autres données imposaient d'appeler en renfort les deux hélicoptères ; la fatigue causée par une observation prolongée en particulier ; nous aurions fort bien pu, après une journée de recherches, passer au-dessus du kayak simplement sans le voir. Grâce à l'organisation que j'ai mise sur pied, en dépit de son coût élevé qui aurait rebuté beaucoup de confrères timorés, nous voici à l'œuvre après deux heures et demie seulement ; et nous touchons au but ; votre frère est descendu dans ce trou, à côté de nous, puisque l'on vient d'y retrouver sa boussole ; il y est plus probablement tombé alors qu'il cherchait l'entrée du souterrain ; mais peu importe ; il arrive qu'on tombe sur la solution d'une difficulté par hasard, du moins le croit-on ; en fait le hasard ne se produit que pour ceux qui ont déjà bien avancé une action logique. Il est possible qu'il ait découvert une autre issue ; peu importe ; seul, il est lent et, de plus, démuni de moyens de transport. Pourquoi se serait-il lancé dans cette expédition sinon parce qu'elle était rentable ? C'est un individu sensé d'après ce que vous m'avez appris de lui ; je connaissais le vieil homme ; je le faisais suivre depuis longtemps ; il est évidemment regrettable que mes traqueurs aient perdu sa piste, peu importe, ils l'ont retrouvée ; ils devaient la retrouver ; je m'étonne qu'il ait cru que son accoutrement m'abuserait ; il ne m'a jamais estimé à ma juste valeur ; ce n'était qu'un masque ; il savait où l'or se dissimule sous la terre ; c'était un vieux grippe-sou, égoïste et maniaque, qui ne voulait rien communiquer ; je déplore pourtant sa disparition ; cette cache n'en est qu'une parmi d'autres qui resteront inconnues ; fâcheux ; peu importe, ce sont les aléas inévitables. Dans ce couloir, probablement bien abrité, s'entasse de l'or, suffisamment, je pense, pour que mon opération soit largement bénéficiaire ; nous allons examiner cela sitôt que ce jeune homme que vous appelez si justement « le singe » aura fini de déblayer l'escalier que votre frère n'a pas emprunté. Tout confirme mes déductions ; il était pressé d'aller à l'essentiel ; Will a bien choisi son homme pour diriger la branche Exportation ; toujours aller à l'essentiel ; peut-être n'a-t-il pas encore découvert l'emplacement ; peu importe ; ses recherches préliminaires nous orienteront et nous feront gagner du temps ; un vieil avare misérable ne pouvait intéresser qu'en raison de son or ; et n'en parler que dans un accès de délire, causé par la fièvre ; c'est une chance qu'il ait rencontré votre frère ; de la sorte son savoir n'est pas totalement perdu ; les aléas ; de ce point de vue ils ont joué en ma faveur ; l'homme qui dirige son destin, c'est-à-dire lui-même et sa lucidité, fait se compenser les aléas.

La voix nasillarde qui sortait du talkie-walkie annonça que le tunnel était déblayé. Sleek se leva.

— Parfait ; allons-y.

La Caverne

1

La batterie de phares éclairait la grotte terminale. Grotte, cette cavité immense, arrondie en bulle par la lumière vive, dont la coupole se perdait dans les ténèbres ? Pourquoi pas ? Autant lui attribuer un nom pour la désigner. Les autres examinaient attentivement les murailles noires, guettant la moindre fissure ; ils avaient raison d'être indifférents à l'envoûtement des lieux. Laura aussi les considérait froidement ; la scénographie était trop emphatique ; le régisseur avait rassemblé les éléments les plus sûrs de son magasin d'accessoires, ceux qui s'harmonisaient dans les tonalités sombres jusqu'au noir éclatant ; atmosphère de gigantisme à la Piranèse pour donner l'impression d'écrasement ; lieu clos qui ajoutait à l'étouffement. Et de l'eau naturellement, bien opaque, parce qu'il faut un lac stygien pour compléter le tableau ; pas de bonne représentation des enfers sans un étang d'eau morte.

Elle connaissait tout cela. La seule trouvaille était ce dénivellement qui, au lieu de faire affleurer le lac, l'enfonçait à une vingtaine de mètres de profondeur, si bien qu'il fallait s'approcher tout près du rebord à pic pour en embrasser la surface. Quant au tunnel, de vastes proportions, qui s'ouvrait dans la paroi, il était désespérément banal. Ne manquait qu'un bon Orphée pour chanter du Monteverdi ou du Gluck. Du théâtre opératique. À se demander si ces murailles, apparemment indestructibles, ne plieraient pas au cas où un acteur maladroit s'appuierait par mégarde contre elles, déclenchant un rire salutaire. Si tels étaient les couloirs coudés que lui avait promis le Patron, c'est que le vieux était un fameux ironiste.

Ce paysage minéral, elle l'avait vu plus d'une fois, particulièrement dans les toiles de Swanenburg et de Monsu Desiderio, dont l'opéra allait tirer des effets spectaculaires. Le faisceau des phares achevait le tableau nocturniste en éclairant la nuit. Elle était mécontente. De tout. Sleek avait sans doute raison en croyant que son frère était venu chercher de l'or. Son corps

devait reposer au fond du lac. Tant pis ! Les miroitements de l'eau traversée de filons d'argent, auprès de la cabane, lui avaient fait espérer qu'il s'était passé quelque chose d'assez corrosif pour décaper la glu qui le collait à ras de terre, et que, peut-être, elle retrouverait le jeune homme qu'elle avait tant aimé. Absurde ! La firme avait eu raison de lui. Elle continuerait sa voie solitaire.

Grotesque ; ce décor était grotesque. « Pléonasme, ma chère », aurait remarqué le vieux philosophe avec une ironie calme, « une grotte ne peut être que grotesque ».

Le géologue, grand et osseux dans sa combinaison kaki, tendit un bras vers la droite. Sleek donna un ordre et le pinceau étroit d'un phare à diodes prolongea le geste sans rien révéler que la roche grenue. Le géologue jura, se baissa pour s'emparer du phare, et le braqua sur un repli de muraille, presque à l'extrémité de la corniche qui enserrait le lac en étau, puis releva lentement le faisceau. À trois mètres de hauteur environ il l'immobilisa.

— La roche est différente ; très proche, différente pourtant. Ce bloc a été inséré par l'homme. Du beau travail. Parfaitement emboîté.

Il déposa le phare dans les mains de l'électricien et poursuivit l'examen à la jumelle. Sleek attendait tranquillement sans manifester de nervosité.

— Il me semble que la partie supérieure comporte une encoche ; dans ce cas il suffirait d'y introduire un crochet et de tirer dans l'axe au moyen d'un câble assez long pour passer pardessus le lac.

— L'échelle télescopique rendra la manœuvre facile commenta Sleek. Aucun frémissement n'entamait l'urbanité fluente de sa voix.

Tout était simple. Sleek venait chercher de l'or et il en trouvait, comme prévu. Les roues dentées de sa machinerie s'engrenaient silencieusement, aucun pignon n'était ébréché. Deux silhouettes s'éloignèrent au petit trot pour rapporter l'échelle. Une hâte contrôlée, sans agitation. Chaque unité du groupe se conformait à la fonction qui lui était assignée. C'est ainsi qu'on trouve l'or. Ce qui aurait nécessité une ingéniosité constamment renouvelée de la part d'un prospecteur isolé était résolu sur-le-champ. Le contraste ne manquait pas de qualité entre l'outrance expressionniste du décor et l'ajustement bien huilé de la technique. Pourquoi refuser le détachement qui se réfugiait dans l'esthétisme ? Elle sourit sans joie.

La voix posée du géologue lui fut bienvenue :

— La teinte du basalte atteste sans erreur possible que le niveau du lac s'est brusquement abaissé, très récemment, ces jours derniers je pense. Les effondrements et les affaissements

sont imprévisibles quand on ignore tout des lieux.

Laura s'assit, genoux repliés ; elle ne désirait plus rien ; l'esthétique n'avait pas tenu longtemps. S'enfermer dans sa bulle pour attendre, immobile, vide, au creux d'un volume protégé, d'un volume neutre incolore, d'où la pensée est expulsée en même temps que les images. Elle ne releva pas la tête quand le bloc tomba, percuta la corniche et s'enfonça dans l'eau, sonorité lointaine, assourdie, venue par-delà des voiles successifs d'un autre univers. Attendre dans la satisfaction amère d'être au chaud, vacante, démissionnaire. Des bribes de paroles lui parvenaient encore : « Convenable… appeler les hélicos gros-porteurs… ratisser le fond du lac… »

Elle savait d'expérience qu'à s'absorber dans ce creux replié ses pores s'ouvriraient à un sommeil morne qui ne valait sans doute pas mieux que la déchirure ; plus tolérable seulement…

Une otarie verticale tremblotait dans sa vision brouillée encore indifférente.

La voix onctueuse de Sleek :

— Tu vas redescendre tout de suite.

Les formes se définissaient : celles d'un homme-grenouille en tenue de plongée, deux bouteilles d'oxygène dans le dos. Son visage cendré était creusé par la terreur. Il bredouillait :

— Patron, j'vous jure que c'est le monstre du Loch Ness ; j'peux pas y retourner. Patron, j'vous en supplie.

Imperturbable Sleek continuait :

— Il ne t'a pas mangé ; un gentil monstre en somme.

Laura regarda de côté sans mouvoir sa nuque. Le singe et l'ours encadraient Sleek, un peu en retrait. La main visible du plongeur était agitée de tressautements spasmodiques.

— Patron, j'vous en supplie.

Sleek ne répondit rien, mais simultanément les mains de ses gardes du corps empoignèrent les crosses de leurs revolvers. Les épaules du plongeur achevèrent de s'affaisser ; vaincu, il retraita vers le puits. Sleek poursuivit avec une courtoisie fluide :

— Et je veux une investigation méticuleuse ; les coffres métalliques se dérobent aisément aux recherches.

Un deuxième plongeur se hissa hors du puits. Il haussa les épaules en jetant un coup d'œil de commisération sur son compagnon :

— Pas la peine de chialer comme ça ; il est mort, la tête coupée, net.

Et il commenta ses paroles d'un geste décisif de la main, tranche contre sa propre gorge. Puis, se tournant vers Sleek :

— Mais c'est vrai qu'il est drôlement gros, patron ; autant que plusieurs anacondas à la file qui se boufferaient la queue.

— Voilà qui règle la question, conclut Sleek avec la même bonhomie glacée, vous pouvez redescendre tous les deux.

Et il s'éloigna en direction de l'escalier.

Où donc alors était Greg ? Plus avant dans le couloir ? Peut-être… probablement… blessé il se pouvait. Elle passa une main sur son front. L'effort pour se reprendre contractait sa mâchoire, douloureusement.

— Quel dommage qu'on ne récupère pas ce serpent !

Le géologue exprimait ses regrets. Il s'adressait à elle, très naturellement. Son apparence au moins n'avait donc pas été touchée. Cette certitude l'affermit.

— Quel dommage ! Il s'agit sans doute d'un spécimen d'une espèce crue disparue qui a survécu dans un microclimat. Mais Sleek ne permettra jamais qu'on perde du temps à le sortir du lac, ni qu'on revienne sur les lieux que Sa Gracieuse Majesté George Sleek a fini d'exploiter. Du temps perdu !

Il soupira. Il parlait très bas :

— La science ne l'intéresse pas. Je vais le quitter. Il me paie royalement mais pour des besognes sans intérêt, du travail de tâcheron.

Il ajouta, sur le ton de la confidence :

— On m'a proposé un poste de recherche chez Esso, mais ne le répétez pas.

Laura le voyait en surimpression sur le fond de pierre ; l'un et l'autre avec une netteté parfaite en dépit de l'éloignement des plans. Ses yeux très pâles s'affolaient de son excès de confiance.

— Vous ne direz rien n'est-ce pas ?

— Je vous le promets, répondit Laura sur un ton qu'elle souhaita convaincant.

— Merci, murmura le géologue, et il quitta son champ de vision.

Le dragon antique, gardien des trésors cachés dans les vieilles légendes, était-il donc une réalité, ou était-ce l'illusion théâtrale qui, à la longue, prenait possession d'elle, l'absorbait dans sa fantasmagorie, distordait en mirages sa perception des choses ? Il lui fallait penser clairement avant d'agir, respirer un air mieux oxygéné que celui de cette caverne.

D'un pas ferme elle remonta le couloir vers la lumière.

2

L'organisation se déployait, patente, manifeste, antithèse de celle, cachée, fragmentée et au fond toujours incertaine qu'elle avait pratiquée. Sleek avait pris possession du terrain où il ins-

crivait les lignes de force qui lui convenaient. Va-et-vient incessant, précis, enchaîné au long d'une continuité sans rupture, entre l'anfractuosité où les pièces d'or s'accumulaient en tas ruisselant et les deux hélicoptères immobiles au bord de la berge. Dans vingt-trois minutes exactement, celui auquel les wagonnets apportaient l'or s'envolerait vers une destination qu'elle ignorait ; il déchargerait sa tonne de métal dans un port, sur un quai où l'attendait un fourgon blindé, inévitablement escorté de motocyclistes en armes pour convoyer l'or jusqu'au sous-sol climatisé d'une banque. Cinq heures après le décollage initial il serait de retour. Entre-temps le second hélico aurait emmagasiné sa cargaison et se serait envolé vers la même destination, Sleek préférait fractionner les envols, en dépit du prix de revient plus élevé qu'occasionnait la multiplication des vols ; il prenait en compte l'éventualité d'un accident et ne souhaitait pas que la totalité de l'or s'écrasât dans une forêt montagneuse difficilement accessible.

Laura jeta un regard distrait sur les trois hélicoptères alignés devant les sapins, croisa un homme qui véhiculait ses trente kilos dans une brouette métallique et regagna l'entrée de l'escalier. Elle attendit qu'un chargement tracté par un moteur Diesel eût glissé sur son fil de téléphérique. Pendant qu'un gros moustachu en salopette décrochait le container, elle descendit rapidement les marches.

Des ouvriers ordinaires d'une quelconque usine. Seuls les deux premiers, les pisteurs, avaient présenté un certain pittoresque.

Dans le couloir souterrain, illuminé par un alignement de phares branchés sur groupe électrogène, deux hommes poussaient un wagonnet vers l'escalier. Elle s'effaça ; les deux manœuvres casqués passèrent en l'ignorant. Laura ne reconnaissait pas la caverne. Un passage étroit, blanchi par les projecteurs, trouait la grotte terminale dont l'ampleur ne se pouvait plus déterminer. Vingt mètres au-dessous d'elle s'étalait l'eau noire, opaque, du lac souterrain, coagulé avec l'encre homogène de la nuit.

Sleek conversait avec le géologue. Laura s'approcha d'eux. Sleek se tourna vers elle.

— À peu près ce que j'escomptais ; rien de fabuleux ; pas plus d'une trentaine de tonnes en vieilles pièces et lingots. Pas de quoi faire basculer le marché. D'ailleurs l'or est déjà archaïque. Peu importe, l'opération reste rentable.

Sans effort apparent il repoussait les sortilèges nocturnes ; la lumière crue de ses éclairages les rejetait dans une obscurité compacte, neutre et sans intérêt ; il n'y avait plus de roc sans fissure, de gouffre, de maison ruinée ; et pas davantage de tunnel aux proportions de cathédrale béant au niveau d'un lac effondré.

Il n'y avait plus rien que ces lignes abstraites, qui dominaient impérieusement le temps et l'espace, de wagonnets, de câbles, de canots, prolongés par un itinéraire aérien jusqu'au blindage des coffres d'une banque. La nudité claire, sans emphase ni bavures, d'une volonté dont le calcul récusait le flou de toute marge.

« Quel est le visage de la caverne ? » C'était une charade analogue à celles que posent aux néophytes les maîtres du Zen, sans jamais de réponse satisfaisante, inductrice de cheminements imprévisibles. Il aurait fallu pour la méditer un temps dont elle ne disposait pas.

La Voie obscure

1

Le faisceau de la torche jaunissait. Laura regarda sa montre. Huit heures. Les piles commençaient à faiblir. Dans deux heures il faudrait les changer. Huit heures de progression sur un sol raboteux et pourtant visqueux, où les semelles, malgré la qualité du Vibram glissaient constamment, exigeant un appui précis pour ne pas déraper. Épuisant. Des flaques résiduelles de profondeur douteuse à contourner ; des bosselures continuelles à gravir en prenant garde aux failles toujours possibles bien que toujours absentes. Elle pressentait des crevasses latentes, trop étroites pour être repérées, effondrement soudain de toute stabilité. Elle avançait dans ce tunnel qui n'en finissait pas, aux tortuosités amollies, succession d'étranglements et d'espaces si vastes que la roche qui pesait sur sa tête se perdait dans les menaces de la nuit. Plus rien qu'un monde pesant et répétitif où marcher sans avancer. À plusieurs reprises elle s'était retournée, braquant la torche derrière elle, et cette forme d'anxiété l'agaçait, signal d'une inquiétude qui naissait quelque part dans les replis de son corps. Laura n'aimait pas que ses gestes lui dictent sa pensée.

Elle s'assit, déposa son sac et procéda méthodiquement aux exercices de décontraction. Quand la chaleur irradiante se diffusa depuis le plexus, elle respira profondément puis mastiqua lentement quelques biscuits, attentive au goût qui se répandait sur ses papilles.

Sleek avait été correct, fidèle à son personnage. Le tunnel ne l'intéressait plus. Une exploration rapide lui avait permis de déduire qu'il était hautement improbable que rien y eût été dissimulé. Il lui avait fourni un équipement complet, une trousse de secours, des rations militaires, plusieurs jeux de piles, une corde, des pitons, et même un 38 Spécial. Quand il lui avait proposé de prendre quelques poignées d'or, elle avait souri : le poids étant l'ennemi et l'or étant lourd, il s'ensuivait logiquement que son offre ne l'intéressait pas. Sleek avait approuvé avec indifférence et l'avait prévenue que dans vingt-quatre heures il n'y aurait plus

trace de son passage. Elle devrait se débrouiller seule pour un retour éventuel.

Il était évidemment possible que la tête du serpent eût été coupée par un rocher au moment de l'éboulement ; pourtant la précision de l'homme-grenouille suggérait davantage l'action d'un couperet métallique, donc une intervention humaine ; et comme le lac, soigneusement ausculté, n'avait pas offert de cadavre humain, son frère avait dû poursuivre dans la seule direction ouverte. Elle s'accrochait, comme à son habitude.

Elle frôla d'une main la pierre humide aux courbes féminines. Elle aimait la souplesse arrondie des corps de femme mais ce n'était pas le lieu pour les évoquer. L'action est vide, pure tension où les détails d'exécution occultent un but incertain. Une rêverie de volupté signifierait le relâchement redoutable de l'attention. C'était le danger de cette galerie de se tapisser d'un enduit qui ne présentait pas de péril apparent. Elle devait identifier la glu de ces muqueuses noires aux replis palpitants d'une vie autonome ralentie, et ensuite dissiper la terreur sourde d'être broyée par une contraction imprévisible des masses rocheuses. Elle posa un regard qui se voulait froid sur la splendeur des maléfices nocturnes, univers d'épaisseur close sur elle-même rythmée par ses propres spasmes, insidieux, qu'elle acceptait d'explorer en refusant de s'y dissoudre.

2

C'est l'odeur à travers l'épaisseur de la nuit, l'odeur fade, douceâtre, d'une mort qui ne suintait plus des courbes du basalte et des coulées à la densité ramassée, la puanteur d'une pourriture lente, sucrée, qui plissa les narines de Laura. Elle savait, et cette connaissance l'écœurait, la chair morte dans une vie qui s'effaçait. Elle haussa les épaules, fit le vide — mais ses dents serrées étaient douloureuses — avança en patinant dans des herbes décomposées par-dessus la bosselure et balaya le glacis de sa torche.

Un inconnu dans une combinaison de plongeur maculée.

Il jeta sa main devant ses yeux, lumière trop dure ; elle releva le faisceau. Le visage s'en grisa. Des yeux lenticulaires dans des joues barbues par défaut de rasage. Naturellement une jambe en charpie, écrabouillée par un bloc sans doute ; des filaments qui sanguinolaient, rien que de très banal. Même en amputant sur-le-champ il était probable qu'il n'aurait pas pu s'en tirer. Elle le regardait d'en haut. Il devait être assez jeune, la trentaine peut-être. Il grimaça un sourire.

— Content de vous voir. Mais quelle drôle d'idée de se trimbaler par ici !

Elle fut soulagée de rencontrer un des siens, qui pouvait délirer mais ne geindrait ni ne supplierait. Elle se pencha, palpa la cuisse, l'aine ; les ganglions étaient pris. La torche pointait sur une galerie sans fin, sans reflets.

— Passez-moi une cigarette.

Elle alluma une Lucky et la lui cala entre les lèvres.

— Pas la peine de me dire que je suis cuit, je le sais. Ma somptueuse plate-forme terminale s'est effondrée dans un fracas de colonnes démantelées. Que puis-je encore faire pour vous ?

Laura s'assit à côté de lui sur une bosse lissée par des millénaires d'eau morte.

— Me dire où ça mène.

Il s'étouffa avec la fumée. Elle lui soutint la nuque. Il s'était calé soigneusement en utilisant les minimes excroissances de la roche.

— Je ne sais pas. Les canots ont été emportés sur le fleuve souterrain et puis tout s'est éboulé. J'ignore comment j'ai abouti ici. En tout cas je suis le seul survivant, très provisoire. Il y a peut-être une galerie ascendante, ou une cheminée.

— Vous n'avez rencontré personne ?

Les yeux étaient trop brouillés pour laisser sa place à la colère ; rien de plus que de l'amertume.

— Ce n'est pas un endroit très peuplé. Pourquoi ?

Laura ne répondit pas. Elle lui tendit sa flasque de rhum. Il but. Elle interrogea calmement :

— Que veniez-vous faire ici ?

Ses yeux se teintèrent d'ironie triste.

— Terminer une vie de demi-dieu dont on a voulu faire un héros dans l'humain le plus déchiré ; amusant, n'est-ce pas ?

— Amusant, fit Laura en écho.

Elle lui sourit à l'intérieur de la marge de clarté cendrée qui les enserrait. Elle ajouta très doucement :

— Tu sais que, si je voulais vraiment savoir ce que tu cherchais, tu ne serais pas en état de te taire.

Il se redressa sur ses deux coudes, la Lucky coincée entre ses lèvres et la regarda amicalement.

— Bien sûr, mais tu ne le veux pas vraiment, et puis, à force de patauger dans le cloaque, j'ai fini par éponger la terreur.

Ils rirent tous les deux. Il avait des dents très blanches. La voûte pesait, à la stabilité incertaine.

— Naturellement vous n'avez pas le temps de rester.

— Pas longtemps, répondit gentiment Laura.

— Je n'y vois plus très clair et n'entends pas mieux mais c'est quand même bien de m'avoir apporté une dernière note de musique. J'y ai été tellement habitué… pour finir dans un égout.

Il continua, un ton plus bas :

— Puis-je vous demander un service excessif à l'égard d'un inconnu ?

— Dites toujours.

— J'ai épuisé ma morphine et, puisque je ne suis en définitive ni héros ni demi-dieu, j'aimerais partir sous overdose. La dénivellation a été très rude… plus encore que vous ne l'imaginez.

Laura réfléchissait. Il ne la regardait plus. C'était beaucoup demander.

— Trop, bien sûr ; je ne vous en voudrai pas si vous refusez.

Laura hésitait. Tant pis ! Elle décrocha la trousse du ceinturon, enleva les trois ampoules, décapsula les aiguilles, et les posa sur le basalte. Il la contempla longuement de ses yeux troubles (« Un collectionneur qui se sépare d'une statue », pensa Laura), puis injecta le contenu des trois ampoules dans sa hanche. Il releva les yeux vers elle.

— Merci ! J'espère que vous vous en sortirez.

— Le serpent est mort, dit Laura.

Il ne réagit pas. Était-ce déjà l'effet de la morphine ? Avec lenteur les lèvres se plissèrent ironiquement.

— C'était donc un serpent. Amusant.

Encore un autre regard sur le dragon. Mais lequel ? La voix commençait à s'empâter. Il fit un effort pour articuler :

— Ne restez pas ; ça pue ici ; je vais dormir.

Laura se redressa.

— Salut, dit-elle en levant la main.

La paume droite de l'inconnu, à peine décollée de la pierre, voulait sans doute signifier un adieu amical.

3

Derrière elle de grandes ombres confuses se mouvaient lentement, mal dégagées de l'obscurité à laquelle des pans entiers adhéraient jusqu'à se confondre. Elles se déployaient en nuages aux contours indéfinis, instables, s'essayaient au maniement de tentacules esquissés et aussitôt rétractés. Ombres de la nuit, elles s'y réabsorbaient par plaques pour se recomposer ailleurs, mieux densifiées bien qu'encore protoplasmiques. Trop solubles dans l'air lourd pour constituer une menace, elles étaient les émissaires de l'eau engloutie fusionnant avec le roc, appelées à adopter une forme imprévisible, à se faire corps d'emprise et de dévoration. Sous le poids de la nuit elles acquéraient peu à peu une substance et Laura les sentait lourdes sur elles.

Elles s'évanouissaient instantanément quand le faisceau de la torche, brusquement retourné, les attaquait de front, dissoutes avant que le regard les ait pu deviner, et se reformaient tout aussi vite. Derrière Laura s'accumulait le poids d'un passé qui se cou-

lait au long des murailles et elle devinait les gueules de mieux en mieux modelées, prêtes à s'ouvrir sur elles. Les roches des parois grimaçaient les amertumes refoulées, les trahisons mesquines, les meurtres indirects gommés par la mémoire, caricaturaient les visages des hommes qu'elle avait séduits avec indifférence pour les Services ; la pierre accentuait les rictus de ceux qui en étaient sortis brisés, et elle sentait la sympathie, la compassion, le regret renaître en elle. Le noyau de sa vie, cet amour qu'elle avait rejeté dans les fosses de l'oubli où s'était desséchée sa capacité d'aimer, resurgissait, déformé en courbes difformes par les bosselures du roc.

L'attaque la plus dangereuse vient par-derrière, du fond des âges et des cavernes du temps, pensa Laura, et elle fit un grand effort pour se reprendre. Aux ombres malléables il n'était que les rapports abstraits à opposer : appel à une algèbre dissolvante de ce qui n'était pas pur diagramme, intervalles de temps systématiquement calculés, et prohibition par elle-même imposée de détourner la tête avant expiration de ce délai. C'était nouvelle lutte et surcroît de fatigue d'avancer ainsi sur ce sol encore visqueux d'avoir trop longtemps supporté le poids de l'eau morte.

Et Laura mastiquait des biscuits vitaminés avec la ténacité d'un exorciste.

4

La première manifestation du changement fut le marais, car elle ne pouvait appeler « lac » cette interruption de la continuité rocheuse, de faible ampleur, suffisante cependant pour barrer le passage. Depuis quelque temps le terrain montait, de plus en plus cabossé, creusé de cavités et de rainures, incliné latéralement de surcroît, de sorte que la progression de Laura s'était considérablement ralentie. Pourtant, jusqu'à présent, elle n'avait rencontré que les flaques accoutumées.

Debout sur la barre rocheuse elle examinait, sourcils froncés, la plaque noire qui s'étalait sur une dizaine de mètres, pas davantage. Le marais était froid, sans plus. Le piton attaché au bout de la corde toucha très tôt le fond. Elle le balança plus loin : résultat identique. Elle ne perdrait certainement pas pied. Il lui suffirait d'avancer précautionneusement en tenant son sac sur la tête.

Pourtant Laura frissonna. Elle regardait l'eau noire, opaque, sous le cône issu de la torche, miroir magique qui reflétait ce qu'on ne souhaitait pas voir, plaque impassible de trahison froide, de perfidie, de manipulation. Autour d'elle l'obscurité silencieuse et la pierre. Elle avait envie de crier. Elle était seule,

désespérément, et sa voix se répercuterait en échos sans rien faire frémir, échos qui iraient s'assourdissant, s'exténuant dans une galerie muette. Sous la surface immobile devait onduler imperceptiblement, encore lové dans un recoin, trop prudent pour se déployer en ridant la mare, mais déjà en éveil, un reptile aux aguets prêt à s'enrouler autour des jambes et haler vers les profondeurs… Le vide montait dans son ventre, vertigineux. Elle ne pourrait pas, elle ne pourrait pas descendre, sentir le liquide du Styx engloutir ses cuisses, sa taille…

Elle s'écroula sur les genoux, paumes appuyées sur le roc. Elle était seule, perdue, elle ne pourrait pas, elle avait peur. Elle sanglota. Elle s'était affalée sur la pierre. Elle sanglotait, spasmodiquement, le visage contre la saignée du bras. Elle releva les yeux, apostropha la nuit :

— Il a craqué, mon vernis ; regardez-moi, mais regardez-moi donc. Je ne suis pas à la hauteur.

Et elle se replia dans le creux de son bras, longtemps. Elle pleurait doucement.

Elle essuya ses yeux du revers de la main, puis soigneusement avec son mouchoir. Elle se redressa. Le pli de sa bouche était de tristesse. Elle murmura :

— Alors, ma petite, tu as bien pleuré ; félicitations ! Aurais-tu jamais confié une mission sérieuse à un agent pleurnicheur ? Maintenant tu vas te déshabiller, descendre et traverser l'eau de mort.

Le Grand Patron n'avait pas parlé à la légère.

Le contact de l'eau sur sa peau lui fit horreur, attouchements d'une force létale, obscène, qui la palpaient avec satisfaction, s'enveloppaient autour d'elle ; une eau fantomatique suintant des peaux moites qui s'étaient frottées contre elle pour leur malheur ; une eau de croupissement qui sentait le vieillard et la décrépitude, qui la frôlait avec concupiscence, dans l'attente de se nourrir de sa chair, de la déglutir en lente digestion avant de guetter à nouveau du fond de son sommeil plombé ; un liquide qui affectait frauduleusement la consistance de l'eau mais conservait sa viscosité primitive, infiltré dans les interstices de la pierre noire, qui en avait entamé la dureté défaite en liquéfaction putride. Et Laura tremblait en craignant d'être immergée au-dessus de la poitrine…

Elle s'essuya méticuleusement ; elle aurait aimé une douche d'eau véritable qui la purifiât des caresses cannibales. Elle était très vide.

Elle poursuivait son avance, morne, attentive aux seules embûches immédiates. Le souvenir de la traversée, qui revenait par bouffées, l'écœurait ; l'immersion avait été le contraire d'un

baptême, une cérémonie inversée, dépourvue même des rites et de la pompe que l'on prête volontiers aux opérations de magie noire ; l'imprégnation d'une matière en décomposition qui n'aspirait pas à poursuivre un cycle générateur de réveil, mais seulement à se survivre telle quelle, momifiée, contractée, vainement satisfaite de la déchéance à laquelle elle s'accrochait ; à l'écart du brassage des grands circuits cosmiques. Ce devait être cela les miasmes.

Le terrain continuait à s'élever, de plus en plus chaotique, et la voûte creusée de cavités s'abaissait. Les murailles aussi se rapprochaient. Bientôt elle avança dans ce qui était devenu un boyau dont elle pouvait presque atteindre les parois en écartant les bras. Un rocher obstruait le passage, qu'elle dut escalader. Il avait roulé avant de se coincer dans cet étranglement. Il présentait des arêtes vives et de grandes plages d'un noir brillant, marques d'une cassure récente. De l'autre côté le faisceau de la torche détaillait un paysage de catastrophe. Ce n'étaient que blocs brisés, épars ou entassés, certains presque pulvérisés, d'autres à l'allure de polyèdres en équilibre instable, immobilisés par un ressaut infime. La couleur n'en était plus uniformément noire ; au basalte se mêlait le granit. Et, plus loin encore, le couloir tournait brusquement.

Sa marche était devenue très lente. Elle devait se faufiler entre les masses rocheuses et surtout ne pas déranger le statisme précaire de l'ensemble. Là où le boyau se coudait, l'entassement d'éboulis bouchait la voie vers la nuit lumineuse. Au tournant un mascaron aux linéaments enchevêtrés la fixait malicieusement de ses yeux décalés, visage tordu dont les lignes entrecroisées se refermaient sur elles-mêmes. Sans espoir. Le désespoir réducteur qui l'avait poussée dans les Services Spéciaux pour tenter, en vain, de déchiffrer le labyrinthe de la vie, de sa vie mutilée. Mais maintenant, ici, le vieux philosophe au double visage la regardait et lui enjoignait de découvrir une fissure.

Laura étudia longtemps cet amas de blocs avant de choisir un interstice suffisamment large pour lui permettre de s'y glisser. La pierraille qu'il lui fallait constamment déblayer rendait la reptation délicate ; mâchoires serrées, concentrée sur l'action immédiate elle refusait d'imaginer le tassement brutal qui la broierait. Enfin elle accéda tout contre la voûte et put continuer en rampant. L'espace s'approfondit soudain. Le boyau, dégagé, montait si raide qu'aucun bloc n'avait pu s'y stabiliser ; sa couleur virait au brun rouge. Laura respira longuement, essuya son front et releva la torche.

Elle aperçut simultanément la barrière de glaise rouge qui coupait le boyau et le vide déchiqueté de la voûte. En même temps elle sentit l'air ; un souffle presque imperceptible dont la présence bouleversait tout. Elle aspirait cet air sauveur, héraut

de délivrance, parfum léger de mouvement qui introduisait l'éclaboussement des rayons aériens dans l'atmosphère homogène sans vibrations de la galerie. Elle respirait par inhalations profondes, négligeant l'argile suintante du mur sur lequel devaient peser des masses d'eau qui finiraient par l'infiltrer et le désagréger. Elle était ouverte seulement aux traces d'air libre qui la vivifiaient.

Il était clair qu'un éboulement avait provoqué une fracture abaissant le niveau du lac, provoquant une coulée d'argile qui avait coupé en deux le tunnel submergé. Elle examina le creux qui s'obscurcissait au-dessus d'elle. Les parois en étaient inégales, tailladées de grandes rainures obliques, avec des surplombs et des ressauts qui permettraient l'escalade. Ensuite, franchie la dalle granitique qui fermait le faisceau de la torche, c'était l'inconnu.

Elle détendit ses membres, attendit que son pouls battît à un rythme normal, et calmement, avec des gestes précis, elle entreprit l'ascension.

GREG II

L'Acropole

L'agglomération s'est constituée à l'est d'une masse basaltique qui surgit de la plaine rase et tombe à pic vers l'ouest au-dessus d'un ruisselet dont le courant, au pied de cette falaise sombre, est élargi en méandres marécageux. Aucun plan n'est perceptible qui ordonnerait l'extension informe de cabanes en torchis, percées d'une seule fenêtre étroite, comportant une pièce unique au sol de terre battu. La toiture se réduit d'ordinaire à quelques peaux mal tannées cousues grossièrement les unes aux autres. Il exista sans doute jadis des bosquets dont ont été tirées les poutres peu nombreuses qui soutiennent ces toitures élémentaires, mais il n'en reste plus trace et les poutres ont été indéfiniment réutilisées ; entamées par la moisissure, elles s'effritent et se creusent. La plupart des cabanes sont réduites à des murets de hauteur variable qui se dégradent lentement, fondent sous l'action de l'humidité persistante. Entre ces demi-ruines serpentent des espaces boueux qui se rétrécissent et s'élargissent sans raison, jamais assez pour donner l'illusion d'une velléité de place publique. Toutefois, progressivement désertés, les lieux ne furent sans doute jamais longtemps totalement abandonnés.

Magma terne, atone, sans limites précises. Les terrains cultivés ressortissent à la même confusion dépenaillée. Des lopins indécis ont été retournés, ensemencés, puis négligés, et les mauvaises herbes s'y multiplient ainsi que les buissons d'orties. Ordures et excréments laissent indifférente la population actuelle, une quarantaine d'adultes et une quinzaine d'enfants, de sorte que la boue, qui s'étale partout dans le village et s'approfondit aisément en cloaques, dégage une odeur putride. Elle ne gêne pas les habitants, eux-mêmes crasseux et puants, qui ne se déplacent que chaussés de bottes en caoutchouc.

Un terrain vague aux contours approximatifs isole le mamelon du village. D'un marais de gadoue surgit une muraille sans failles ni aspérités, continuité lisse à peine bosselée infléchie en arrondi à son sommet selon un glacis prolongé qui n'offre

aucune prise, nulle végétation ne s'étant accrochée sur cette surface inentamable dont l'érosion n'a fait que raboter les rugosités. Le seul accès à la plate-forme terminale se réduit donc à un défilé de marches étroites, taillées à même le roc. En haut de cet escalier on pénètre dans le sanctuaire.

Je me retrouvai vite entre des murs immenses livides de brume. Inopinément, alors que le couloir tournait en amorçant une spirale, l'espace s'élargit. Une cour carrée, qui me parut vaste en dépit de la faible hauteur des murs qui l'encadraient, s'étalait devant moi, occupée en son centre par une construction circulaire à hauteur de poitrine semblable à un autel. Des ouvertures basses s'obscurcissaient dans les parois. Par prudence je retraitai vers la pénombre du couloir, mais nulle silhouette ne traversait le vide de cette étendue sobre et muette.

Lentement j'avançai vers le cercle du terre-plein. Ce que j'avais cru muret de soutènement était en fait une margelle. Je me hissai sur le rebord, assez large pour me permettre de m'y asseoir.

J'ai reculé.

L'eau qui s'appesantissait à quelques pieds au-dessous de moi, cette eau sans rides, opaque, d'un noir plus noir que le basalte, je la reconnaissais. C'était elle, engloutisseuse d'une densité féroce, qui avait abrité le repaire du serpent, qui suintait dans les tourbières, étalait ses bras multiformes pour aspirer l'imprudent. J'étais parvenu au point où la concentration de nuit proclamait que j'avais atteint le centre.

L'attaque pouvait venir de n'importe quelle direction mais je ne possédais plus d'armes ; et comment aurais-je combattu avant que se réorganise ma vacuité suivant un alliage nouveau ? Mes yeux firent le tour de la place. Elle était lugubre et déserte ; la roche du sol s'étalait, inflexiblement plane, rompue seulement par un trou peu profond de section carrée.

Je m'assis dos contre une paroi. Ne me restait que la bague et je la fis pivoter vers le haut. Lueur pâle, nacrée, recours dernier contre la dissolution, son éclat s'accordait à la brume qui la faisait chatoyer, la traversait de courants d'eau légère, écumeuse, d'eau génératrice de vie, et je restais penché sur la gemme d'où je renaissais.

Le Léviathan

1

— Comment donc êtes-vous monté ?

La voix féminine planait au-dessus de moi, attendue sans doute puisque je ne réagis pas d'un mouvement brusque mais gardai la nuque inclinée. Toujours assis, sans cesser de tenir mes mains jointes, je tournai très doucement la tête. Les yeux d'ambre, profonds dans le visage triangulaire au menton un peu pointu, me fixaient avec une intensité de sérieux qui ne me surprit pas. Je répondis calmement. Il n'y avait pas lieu de rien dissimuler. Le colosse borgne affalé sur les marches de l'escalier d'accès m'avait laissé passer sans même prendre garde à moi, bien que je l'eusse presque effleuré en raison de l'étroitesse du défilé. Les yeux d'ambre se brunirent fugitivement.

— Et d'où venez-vous ?

Le ton était précis, décidé. J'appréciais cette façon directe d'aborder les questions. Mais d'où venais-je ? D'un ailleurs si lointain, si flou que je ne pouvais le définir. Était-ce le mensonge qui commençait ou recommençait, l'impossibilité de dire, de raconter, toute antériorité étant si vague qu'elle perdait intérêt autant que consistance et, de surcroît, ne saurait être crue ? Aussi expliquai-je simplement que j'étais un voyageur descendu dans la dépression par les chemins du Nord et que j'avais perdu mon équipement dans les tourbières. La forme voilée de blanc se taisait ; elle me scrutait avec cette intensité attentive qui m'avait tout de suite frappé. Je pensais qu'elle n'était dupe qu'à moitié et m'en réjouis, ne souhaitant pas entamer un nouveau combat.

Le vent salubre ne passait-il jamais pour tourbillonner autour de la margelle et faire onduler ces façades inaltérables, pour secouer le poids de ces décors, écheveler le théâtre hiératique ?

— Le vent ne parvient pas jusqu'ici.

La déclaration résonna longuement en moi et éveilla un grincement d'inquiétude car j'étais certain de n'avoir pas pensé à voix haute. Je souhaitais ne pas me méfier, laisser entrer en moi

les inflexions mélodieuses sans me cuirasser de résistance, et je regrettais de ne pouvoir tout dire.

Je la suivis au long d'un couloir qui s'enfonçait en pente douce. Elle avait décroché d'un anneau de bronze une torche où brûlait de la poix, et le noir des murailles, brillant sous l'effet de la flamme, nous escortait précédé et prolongé par une obscurité bitumineuse. Ce n'était pas une pierre humaine. Lisse, pâte vitrifiée, ignorant les ressauts comme les coupures, elle ne se tordait qu'en courbes viscérales. Aussi troué de galeries, closes ou à ciel ouvert, que fût ce magma basaltique — et par quel travail gigantesque remontant à quelle époque avait-il été ainsi perforé ? — il lui manquait les déchiquetures, les brèches, les angles tranchants, les décrochements brutaux. « Ce roc n'a jamais connu la souffrance », pensai-je, et j'en fus surpris, moi qui avais toujours refusé les déchirements et n'avais cessé de fuir, constamment vainqueur.

Elle entra dans une grotte ovoïde dont le sol était recouvert de fourrures. Une cheminée d'aération aspirait sans doute les fumées dégagées par les torches fixées au mur. Elle commenta avec l'objectivité détachée d'un technicien :

— Ici la température est à peu près constante, et elle s'accouda, à demi étendue, sur un empilement de peaux.

Les yeux d'ambre me dévisageaient avec une attention qui ne défaillait pas. La direction du regard me rappela que la traversée du village avait crotté mes bottes. Elle sourit — un sourire inattendu, léger — et frappa dans ses mains. Une forme rabougrie, empaquetée de bure, surgie d'un trou d'ombre, esquissa un geste de recul.

— Notre visiteur désire se laver. Conduis-le.

Et elle ajouta :

— Je vous préviens qu'elle est muette.

L'eau brassée par un courant invisible dans la baignoire creusée à mes pieds me rassura aussitôt. C'était une eau vive, limpide, sans rapport avec l'eau de mort que j'avais entrevue en me penchant sur la margelle. Je laissais mes membres se détendre sans crainte au sein de la tiédeur.

— Nous avons dû descendre plus qu'il ne m'a semblé, songeai-je, car je ne vois pas où ce filet d'eau pourrait prendre sa source.

Peu importait, je préférais me laisser envahir par le visage au long cou, image qui acquérait un modelé de plus en plus ferme et tendait à combler mon vide.

Je souriais en sortant du bain.

2

Sabrina est allongée nue ; son torse émerge du flot de fourrures. Elle a posé son menton sur ma poitrine et je vois son visage de profil. Visage sculpté aux contours d'une netteté minérale. Ma main a ébouriffé ses cheveux devenus crinière, cimier de sauvagerie pour contredire le calme méditatif des traits, et je caresse la peau fine des épaules tandis qu'elle parle, sans me regarder, d'une voix neutre, envoûtante à la manière d'une mélopée articulée suivant les rites.

— Ils ne te laisseront pas partir. Je ne sais pourquoi ils t'ont permis de monter à l'acropole. Ils ne m'ont pas laissée partir.

Je la contemple, point d'arrivée encore mystérieux. Dépourvu d'épouvante, il ne convient plus que j'agisse en une avance de lutte toujours renouvelée ; il me faut désormais rester silencieux, attentif, m'ouvrir à l'inconnue beauté de l'ambre.

— Quand notre appareil s'est écrasé dans les tourbières, j'ai pu me dégager. Lui avait été tué par le choc. Ce n'était pas un bon pilote, il n'a pas su maîtriser les tourbillons qui nous ont plaqués au sol. L'avion a été digéré par le marécage. Ils sont arrivés très vite. Je crois n'avoir pas eu le temps de trembler. Ils m'ont amenée ici. Eux avaient déserté l'acropole et vivaient dans la terreur. Ce ne sont pas des êtres bien équilibrés ; ils fument trop de hasch et sont absorbés dans leurs délires.

J'attends, sans trouble. La précision du langage me relie à une vie que j'avais crue dissoute, dont la réalité sourd à nouveau. Les liens de la parole me restructurent, nous réunissent. Nous sommes à l'abri dans cette chambre rocheuse, protégés des tourmentes et des rafales. Et ma main s'attarde sur son épaule. La voix poursuit son déroulement régulier :

— Ils avaient peur, une peur absurde du banal serpent d'eau qui venait de temps à autre voler leurs porcelets. Dans leur délire ils en avaient fait un monstre et avaient abandonné le sanctuaire pour se réfugier dans cet ignoble village. Ils sont incultes. Je les ai rassurés en organisant un rituel. Je t'expliquerai plus tard. Mais maintenant ils ne veulent plus me laisser partir. Avec toi ce sera différent ; à nous deux nous réussirons à mettre un plan au point.

Ma main n'a pas tremblé au moment où l'angoisse a frappé. L'hydre aux dents luisantes, aux yeux de nuit, qui s'est assommée contre la machette, n'était pas un serpent d'eau banal, même si, comme le pense l'Ermite, mon choc sur le crâne l'a considérablement amplifiée. L'eau d'amertume était la même que celle du puits, et la roche aussi lisse et aussi courbe. L'hydre se déplaçait au long de galeries submergées qui unissent le lac et le puits. Pourquoi me ment-elle ? Peut-être — et je me raccroche

douteusement à ce fétu — peut-être pour ne pas m'effrayer en évoquant cet ultime représentant d'une espèce disparue, réservant les étapes de la révélation.

Elle tourne son visage vers moi et les yeux d'ambre lumineux sous la torche me fixent avec ce qui ressemble à de la tendresse.

— La bibliothèque ; surprenante, n'est-ce pas ?

Le basalte a été creusé en multiples cavités. Dans chacune des rouleaux de parchemin ou des reliures épaisses, ciselées d'ornements d'argent, à fermoir métallique. Elle va de l'une à l'autre, du pas lent des universitaires habitués aux bibliothèques, qui ne hâtent pas leur marche par respect pour les lieux sacrés, et aussi pour savourer plus longtemps la proie dont ils vont s'emparer. La voix est précise, un peu étouffée comme il sied, gonflée à intervalles par la passion. J'ai connu jadis un homme qui s'approchait des dossiers avec la même ferveur, le même espoir toujours renouvelé d'apporter du neuf, au point qu'il s'était réfugié dans cette adoration univoque. Pourquoi est-ce à lui que s'est adressé un vieillard moribond ? Elle ne remarque pas mon ricanement.

— La dessiccation de l'atmosphère les a conservés mieux que n'importe quel département spécialisé. Par bonheur ces imbéciles ne se sont pas amusés à les déchirer.

L'exaltation perce à travers le ton qui se veut calme.

— Bien sûr, certains textes ne sont que des variantes de sagas déjà connues, mais le matériau original est étonnamment abondant. Un renouvellement de la question du serpent mythique et de son historique, et un éclaircissement de ce problème controversé.

Nouvelle facette… Sans doute reposent ici des trésors de connaissance pour un spécialiste averti.

— C'est là que je passe la majeure partie de mon temps.

Elle a publié un doctorat sur un texte en vieux norois. La langue dans laquelle sont écrits ces ouvrages comporte évidemment quelques différences, mais rien d'insurmontable. En fait, ce qui la gêne le plus est l'absence de papier pour prendre les notes nécessaires ; elle a utilisé tous les emballages de la petite colonie ; elle rit.

— Il faut bien être ingénieux.

Je ne désire pas mettre en doute l'intérêt de la machine à explorer le temps et jette un coup d'œil sur l'accumulation de notes. Le classement est impeccable, digne de ce qui fut « mon » service. L'écriture court, nette, rapide ; la mise en pages fait ressortir les paragraphes, les sous-chapitres. La beauté d'un rapport exceptionnel. Naguère j'aurais été enchanté. Les automatismes ne sont pas morts et j'analyse, probablement avec pertinence, l'organisation formelle de son travail. Elle m'écoute attentivement ; elle

est ravie ; la solitude lui faisait craindre une dispersion de la pensée. La technicité de mes commentaires la réintroduit dans un monde que, sans doute, elle aime, qu'elle aspire certainement à retrouver. Mais les paroles que mes lèvres prononcent me sont étrangères.

Elle ne peut ignorer les questions, qui ne sont pas académiques, que posait — attention ! que pose, au présent ; elle ne doit rien apprendre du combat — le monstre du basalte submergé. Je lis quelques feuillets. Rien n'y laisse transparaître une quelconque angoisse. Une recherche doctorale fermement conduite, pénétrante, sur la conception du serpent. J'en parcours quelques autres : problèmes de datation, au moins relative, des textes.

Douloureuse une étreinte me serre le thorax, étranglement intérieur qui suffoque l'idée de respiration, sans entamer la régularité audible de mon souffle. Les révélations se succèdent en mirages ironiques.

3

Froidement, impérativement, elle l'estimait nécessaire, sans tenir compte des réticences de l'un au moins des barbus ; celui-là suppliait presque, mais comme le peut faire un pacifique, un doux, face à une énergie concentrée.

Je remâche la scène en l'aidant à classer ses notes ; je m'efforce de me montrer absorbé par l'élaboration de la table des matières tandis que je fais défiler les séquences de cet épisode sinistre.

Je me méfiais assez pour l'avoir pistée alors qu'elle me croyait endormi après l'amour.

Entre ses cuisses ouvertes s'étale une ampleur foisonnante de pétales et de sépales charnus, texture éployée onctueuse et enserrante, humidifiée par un suc épais ; mais le soupçon m'empêchait de jouir de sa richesse profuse.

Elle me croyait noyé dans un sommeil, que je cherchais assurément plus que je ne le feignais, et s'est penchée sur moi pour contrôler la régularité de ma respiration. À sa merci. Et moi je l'ai suivie au long du couloir en pente douce qui remonte vers la cour ; prudent, j'ai renversé la bague pour éviter que le reflet ne me trahisse. La bulle lumineuse de la torche me guidait, mais l'orée du quadrangle n'offrait pas d'abri. Plaqué contre la paroi du couloir je ne voyais rien.

J'oublie la table des matières ; mes mains reposent inertes sur mes cuisses ; elle va s'en apercevoir.

Le début du dialogue m'a échappé ; elle parlait trop bas. J'ai fini par tendre une tête précautionneuse, mouvement imprudent si, groupés en cercle devant la margelle, ils n'avaient été aveuglés par l'intensité de leur débat.

Comment l'admettre ? Elle est ici, près de moi, et me questionne sur la validité de son plan, en me regardant avec des yeux presque inquiets qui attendraient mon verdict. Elle me répète combien mon avis lui est précieux et, quand elle passe derrière moi, caresse mes cheveux.

Sur la gauche, elle, impérieuse, le dos à la margelle ; trois autres, grands, un peu voûtés, hirsutes, et celui-là, un jeune homme qui disait d'une voix lente, très douce, qu'il refusait les meurtres, sacrificiels ou non, qu'il était venu ici pour fuir la violence dont il avait horreur et que les quatre sacrifices précédents lui paraissaient insupportables. Elle le toisait, si méprisante qu'il s'est troublé.

Elle s'assied en tailleur à côté de moi pour me montrer des enluminures, passe un bras sur mon épaule et sa longue main joue avec la base de mon cou ; geste qui m'aurait paru amoureux et me semble redoutablement ambigu.

— Un texte très curieux ; les monstres y ont été transformés en végétation souterraine. Les miniatures racontent la mort d'un héros qui osait les attaquer.

Je n'ai rien à répondre. Le sens des images m'est trop clair :

La Mort d'un Chasseur de Monstres

Le fouet de la branche mouillée sauta du tronc, s'enroula sur lui-même et lança une pointe, plus rapide que le regard, droit sur la poitrine, au centre fragile du thorax. Le torse du guerrier s'effaça d'instinct et le couperet taillada l'écorce visqueuse quand elle frôla en éclair les côtes rétractées.

Soubresaut.

Il n'ignorait pas les convulsions prévisibles et fit un bond en arrière prêt à parer. La sève coulait en jaillissements pourpres de la branche, par saccades, et s'écrasa dans une flaque.

Un sifflement suraigu tomba sur sa tête.

Il s'accroupit, moulinant de la main droite, et trancha une liane inattendue qui avait piqué trop vite pour être silencieuse dans l'air épais.

Il se redressa, s'appuya contre une roche noire et reprit son souffle. L'engagement avait été sévère. Un succès de plus à son actif ; une encoche supplémentaire à inscrire, c'était tout. Depuis longtemps il ne souriait plus après la victoire. Ne restait qu'à découper les racines une à une, tronçonnage fastidieux. Les fibres ne se révulsaient pas, affaissées définitivement.

À la troisième racine il s'arrêta, s'éloigna, tira de sa poche une anguille fumée enveloppée dans des feuilles de bouleau. Il était nécessaire de tout protéger par crainte des projections de venin. Il ôta son gant, mastiqua consciencieusement.

Il songeait à la détente quand il sortirait de la grotte, au milieu des rocs épars, dans la vibration apaisante de la nuit qui l'émouvait encore.

La gueule allongée dans la flaque vénéneuse, excroissance d'une racine déjà coupée, bondit au-dessus de la plaque noire et lui mordit la jambe droite, celle qui ne prenait pas d'appui.

Il jura en frappant.

Trop tard ! équilibre rompu il glissait sur le sol humide et tomba au bord de la flaque.

Il cogna de nouveau mais son geste maladroit en raison de l'obligation de maintenir la main dégantée hors du liquide mortel arracha seulement quelques écailles.

La gueule rugueuse avait disparu dans la flaque, invisible, de sorte qu'un nouveau coup ne projeta qu'éclaboussures en gerbes.

Il se tordit sur lui-même, manœuvre de dégagement plusieurs fois réussie mais, main droite relevée, inutilisable. La gueule tint bon et il sentit la peau de sa botte se déchirer. La situation aberrante se rangea spontanément dans un cadre général.

— Perdu.

Il avait négligé la menace latente des souches crues mortes.

— Ne pardonne pas.

L'ultime tentative d'un coup du pied libre l'empêtra dans le fouillis d'une végétation aquatique insoupçonnée qui le happa davantage vers le fond du trou fétide. Les miasmes marécageux lui firent horreur. Un réflexe de défense bloqua sa respiration.

Simultanément le museau d'une branche lisse cogna d'en haut contre son casque, l'étourdissant à demi.

— Elles ont repoussé.

Ce fut sa dernière pensée car l'eau venimeuse eut un effet immédiat.

Ainsi disparut celui qui m'avait précédé dans cette exploration. J'ai reconnu les lieux, bien que combinés différemment puisque le lac noir du serpent et les algues lignifiées s'y interpénètrent. L'essentiel en est inchangé : d'autres ont vécu les mêmes étapes d'enfoncement là où les monstres se tapissent, et leur

atrocité s'est inscrite dans ce texte dont la langue m'échappe et ces vignettes bleu nuit et rouges rehaussées d'or, plus familières, dans leur stylisation qui fait coexister des durées successives, que ne le seraient des photographies fallacieusement précises.

Elle remet à sa place le livre rendu par une main qui ne tremblait pas ; l'autre seule, dissimulée derrière mon dos, était agitée de mouvements spasmodiques incontrôlables.

Mais comment s'échapperait-elle si on me met à mort ? Absurde ! Elle n'a nul désir de partir avant d'avoir suffisamment avancé ses recherches. Elle est à l'abri, en possession de documents uniques, là où personne ne pourra lui voler ses découvertes. Elle ne s'en ira que lorsqu'elle saura son travail au point. Étant donné l'ascendant qu'elle exerce sur la petite communauté ce lui sera facile.

Ils avaient tous fait silence. D'une voix posée, tranchante, elle leur rappelait que, quatre fois, leur dieu n'était pas monté des abîmes à la date coutumière pour recevoir l'offrande des porcelets et que, quatre fois, grâce au sacrifice ordonné par elle d'un humain adulte de sexe mâle, il avait émergé sans les abandonner. Ils se taisaient, subjugués. Le réfractaire a détourné la tête avec un pli de lassitude sur son visage émacié, et j'ai craint qu'il ne m'eût aperçu car ses yeux s'égaraient vers le couloir. Par bonheur il ne voyait sans doute plus rien que son propre dégoût.

A-t-elle exhumé ce rituel sanglant des ouvrages anciens ? En tout cas elle a su exploiter, intelligemment, habilement, les tendances de ces pauvres hères à un mysticisme brumeux.

Il me faut tenter de fuir dans la nuit, à tout prix. J'ai cru comprendre que le sacrifice aurait lieu demain, sans certitude car elle s'est alors exprimée en formules obscures pour un non-initié.

Mes yeux se déplacent vers elle que j'avais crue l'arbre aux larges branches qui comblerait mon évidement.

Je suis fatigué. Me lever m'est pénible tant je sens le poids de ce corps inerte. Fatigue aussi diffuse que la grisaille qui ne cesse de plomber cette dépression. Marcher exige un effort du vouloir. Il faut franchir l'espace neutre où la brume a tout envahi. Sa viscosité fade m'a investi et pénétré, doucement étouffante ; il n'est plus de but puisqu'elle a tout recouvert de son uniformité sans limites, et la répétition de mes pas ne changera rien à ma position. Pourtant il me faut accomplir l'effort de recomposer un être corrodé, vide, pour qu'il impose le mouvement à ses cuisses, et ainsi — peut-être — par l'intermédiaire de ce faux déplacement, troubler le banc de brouillard qui finira — peut-être — usé sous l'érosion des frémissements, par s'éclaircir et se dissiper.

Cérémonie sacrificielle

1

Je n'ai pu m'enfuir. Au sortir du couloir des bras sans nombre m'ont ceinturé, paralysé bras et jambes, en même temps que des torches jaillies de partout illuminaient d'une lueur jaunâtre la partie inférieure des parois basaltiques.

Aussi suis-je maintenant ligoté à un poteau de bois enfoncé dans le trou à section carrée remarqué naguère sans y prêter attention. Ils ont attaché mes poignets derrière le poteau et leurs ombres dansent, immenses sur la muraille. J'ai peine à les prendre au sérieux, tant ils diffèrent des forces redoutables affrontées au cours de mon périple. Assemblée d'amateurs costumés qui jouent aux Indiens tels que les a popularisés une iconographie enfantine. Des plumes d'oie surmontent ridiculement les bandeaux de couleur qui ceignent leur front ; des capes rutilantes les enveloppent jusqu'aux pieds ; ils ont bariolé leurs visages mous d'ocre, de blanc et de noir pour imiter des tatouages, ils se trémoussent en brandissant haches et couteaux, psalmodient une mélopée confuse. Et les guitares, qui se mettent de la partie sur des rythmes de rock. Du spectacle. Je regarde, ahuri, cette exhibition de cabotins et en oublie les cordelettes qui entaillent ma peau.

Mais, derrière les groupes un instant disloqués, j'entrevois la margelle et je commence à sentir la peur envahir mon ventre. L'eau de nuit se venge ; elle a su me traquer, infatigable coulée souterraine qui est montée des profondeurs pour réclamer son dû.

Les tambours se sont joints aux guitares, musique répétitive que les hautes murailles font résonner en échos réverbérés, brouhaha hypnotique qui accélère les contorsions. Ils ont accroché leurs torches à des anneaux sur les murs ; ils dansent au fond d'un puits safrané, et les couleurs s'entremêlent creusées d'ombres. Puits au centre duquel s'enfonce, définitif, un autre puits qui attend bouche ouverte l'étranger téméraire indûment rescapé. Je ferme les yeux, je comprends enfin que j'ai perdu,

raté la dernière épreuve, pris au piège de l'eau épaisse qui m'attendait. Mais, repoussant la terreur qui monte en moi, se durcit le désir forcené de savoir pourquoi Sabrina collabore ainsi à ma mort ; et j'essaye d'oublier le tambourinement si dense qu'il s'est unifié avec la pierre afin de tenter, vite car il me reste peu de temps, de me rappeler.

Trop de brouillage. Je cesse de crisper les paupières.

Elle contemple le tohu-bohu, nue jusqu'aux hanches, droite sur un socle rouge en forme de coupe renversée, une main levée, et ses yeux d'ambre, intensément attentifs, luisent sous les torches. Un peu à l'écart, ainsi qu'il convient au maître qui déclenche les événements pour les abandonner à leur propre course une fois prise la direction voulue. Un sourire de jouissance ambiguë amincit ses longues lèvres. Elle est fascinante, vêtue de cette jupe bleue, et son étrange coiffure jaune nantie de deux bois de cerf échappe au déguisement, encadre et prolonge en force ramifiée le triangle du visage.

Est-ce donc le dernier mot, cette fadeur qui emplit la bouche de lassitude sans haine ? Il n'est plus même besoin de stoïcisme pour faire face aux bouffons qui brandissent des fléchettes, du modèle de celles qu'on utilise dans les pubs anglais. Mais pourquoi tant de cheminements pour finir victime d'une mascarade sans objet ? Et si je leur criais que le serpent est mort, que ses anneaux pourrissent dans le lac noir ? Je repousse cette tentation qui entraînerait inévitablement de plus cruelles tortures. Les fléchettes sifflent autour de moi. La drogue a trop obscurci leurs regards pour leur permettre de viser juste, et aussi le tamtam surexcité que domine la fine main droite.

Je sursaute. Ma tête, rejetée en arrière cogne le bois ; le sang coule du lobe arraché de l'oreille. La meute hurle, et les fléchettes jaillissent de la cacophonie, brûlent mes épaules. Je garde les yeux ouverts, ultime réflexe de combat, tandis que mes mains luttent en vain pour défaire les nœuds.

La frénésie des danseurs s'ordonne en arc de cercle dont sort un des trois acteurs recouverts de peaux d'ours ; les griffes ondulent devant mes yeux ; les pattes arrachent ma chemise, mettent la poitrine à nu. J'ai clos les paupières. Lentement une griffe descend sur le thorax, imprime une longue raie dégouttante ; puis, avec précision, une autre, transversale ; et l'homme plantigrade se retire en dansant lourdement tandis que l'hystérie des vociférations explose. Elle n'a pas bougé ; les pointes fardées de ses seins éclatent du même rouge que le sang, et le sourire s'élargit.

Sa main s'est brusquement abaissée ; le vacarme s'annule presque soudainement, à peine prolongé par le sillage de quelques stridences qui répugnent à se briser. Insoucieux de la croix qui déchire ma poitrine je pense que vont débuter les vrais supplices, et je me dis avec un détachement inespéré que j'échappe

encore à la haine. Le dégoût, la tristesse l'emportent, qui pèsent des murailles de basalte, suintent du sol noir et de cette assemblée de clowns sanglants.

Ils se sont tournés vers elle de sorte que je les vois de dos, grotesques titubants. Elle les harangue en une langue inconnue ; les incantations rauques se mêlent à la fumée des torches, puissance d'emprise troublante qui me fait me redresser pour ne pas céder et reprendre le jeu désespéré des mains. L'exécuteur, guignol qui exhibe une cognée de bûcheron, s'est avancé théâtralement au pied du socle rouge. L'incantation jaillit, intarissable, des lèvres que bouleverse une extase proche de l'horreur. Je refuse la magie dissolvante dont s'emplit le quadrangle noir, émanation du puits contre lequel je lutterai jusqu'au bout ; les doigts cherchent la cordelette mais ne parviennent qu'à tourner le chaton de la bague.

Une forme sombre s'est détachée du dernier rang, passe furtivement dans mon dos. À peine ai-je entrevu les yeux de jais ; mes mains brusquement libres battent l'air. Mes pieds ne sont plus attachés. Je saute en arrière sous l'ombre du mur et m'engouffre dans un couloir inconnu où l'incantation meurt dans les replis de la terre.

Je me suis buté à l'impasse et mes mains tâtonnantes ont inutilement palpé le roc en quête d'une fissure où m'encastrer. Le dédale d'encre prolongeait les ondulations souterraines du serpent, lié à lui d'un accord subreptice, et me présentait, au lieu que j'avais espéré de délivrance, la courbure d'une pierre que je ne voyais même pas. Il n'était plus temps de revenir en arrière. Le tumulte des voix criardes enfilait la galerie, annoncé par le reflet des torches qui bientôt a taché les parois latérales de grandes plaques mouvantes. Ma carcasse, d'un mouvement réflexe, s'est collée en quête d'une encoignure ; elle cherchait à s'incruster dans la pierre, une pierre haineuse sous son apparente indifférence, lisse, impénétrable, qui me refusait la plus étroite embrasure.

Mes pieds s'empêtrèrent dans un morceau d'étoffe.

— Contrains ton ennemi à te servir et, en place d'un affrontement condamné, peins-toi d'un enduit trompeur, couché à plat sous une fausse excroissance de basalte.

Les plis du tissu coulèrent sur mon dos.

Et ils étaient là, examinés à travers une déchirure propice, brandissant leurs torches chercheuses dans le fond du cul-de-sac, plus grotesques encore que je ne les savais car l'affolement avait avachi les plumes d'oie, cassées ou pendant mollement en feuilles mouillées, et les faux tatouages dégoulinaient sur leurs

joues brillantes de sueur. Clowns d'angoisse courant au long de coulisses qu'ils ne reconnaissaient plus, désemparés après la perte de l'accessoire nécessaire à leur exhibition. Yeux embrumés par la rupture imprévisible de leur fièvre, ils s'interpellaient et se lançaient des reproches hargneux plus qu'ils ne scrutaient l'arrondi qui pourtant me livrait, si proches que je sentis la chaleur d'une torche quand elle s'agita au-dessus de moi. Soudain leurs piaillements s'accordèrent et ils remontèrent le couloir en courant. Ils remontaient le courant et les taches sur la paroi se disloquèrent, réduites à de minces lignes colorées qui, à leur tour, s'évanouirent.

Je restai longtemps plaqué au sol, incrédule, craignant d'admettre que leur désarroi fût tel qu'il m'avait sauvé.

2

Je suis entré à l'intérieur du serpent dont la reptation a sculpté la forme en creux, foré dans la masse basaltique ces couloirs indéfinis qui se roulent et s'enroulent et se lovent, couches de laque ininterrompue, spiralée au gré des courbes ophidiennes ; contractions par moments qui me contraignent à presque ramper, ou dilatations suffisantes pour me laisser avancer vertical, selon les spasmes de sa digestion. Est-ce à la pierre que ma main s'appuie, ou à une pellicule que le serpent y a déposée, peau adhérente analogue à celle qu'il abandonne au moment de la mue ? L'ennemi dont m'ont sauvé les lueurs de la machette n'est pas aboli ; ventre de la terre, sa marque intarissable dort dans les couloirs de l'éminence noire. Ce n'était donc assez de trancher la tête plate aux dents de nuit, il fallait m'introduire dans le corps décapité afin d'en parcourir tout au long les ténèbres moites. Chaleur vivante de corolles dont les sucs carnivores épaississent le tunnel. C'est progression sans fin tant les anneaux se sont repliés en cercles superposés, entrelacés, autour du noyau de ce bloc basaltique dont je ne connaissais que l'apparence compacte. L'air alourdi me digère lentement, m'amalgame à sa substance ; la respiration se fait chuintante à travers la trachée et les lacis des poumons tapissés d'une couche de plus en plus pâteuse d'opacité. Des vapeurs ralenties s'étalent en hélices, spires élargies composant une armature molle mais irréductible de par son identité de nature avec les parois du tunnel. La digestion patiente enrobe muscles et nerfs, ralentisseuse de mouvements.

Que me rachète la pierre aux reflets de lune, dense et fraîche à la base de mon doigt !

Après une reptation au long du conduit oblong qui ne cessait de se rétrécir, tellement que les parois frottaient mes épaules,

mes mains ont rencontré la texture souple d'une peau, tenture mouvante, et l'espace éclairé s'est agrandi ; j'ai rampé dans la poche de dilatation ; les traces du serpent m'avaient collé à la terre et il m'a fallu du temps avant de pouvoir, très doucement, prudemment, faire l'effort de me hisser sur des avant-bras gourds et ensuite, ensuite seulement, appuyer sur les jambes pour retrouver une verticalité titubante. Mes paupières papillotaient sous l'effet de la lumière, bien qu'elle fût réduite à deux torches orangées. J'ai dû m'adosser contre le mur pour éviter de me défaire à nouveau, pour m'assurer que le grand serpent ne m'avait pas décomposé en fibres ductiles, incorporé à son étirement horizontal.

Et là, j'attendis.

Courbé sans doute au début puisque je sentis peu à peu mon épine dorsale se reprendre, vertèbre après vertèbre, remonter jusqu'aux cervicales, enfin d'aplomb. J'ai épongé les caillots de sang qui se coagulaient sur mon thorax. L'oreille gauche tapait en battements lancinants mais à cela il n'était rien à faire. D'ailleurs j'accueillais avec reconnaissance la douleur comme une preuve que j'avais échappé au déglutisseur.

Les torches ont balisé mon chemin et j'ai débouché dans la bibliothèque, plus proche que je n'imaginais. Sabrina était assise sur un tabouret, jambes croisées, un coude reposant sur le genou, main soutenant le menton, et ses yeux s'approfondissaient dans la même intensité de réflexion que celle du premier regard posé sur moi près de la margelle.

Elle a senti ma présence sans en être émue puisqu'elle a calmement levé la tête et m'a fixé de ses grands yeux d'ambre comme si nous étions convenus d'une entrevue dans cette salle hypogée.

— Je suis contente de te voir ainsi ; être attaché ne t'allait pas.

Il est possible qu'elle ne mente pas, satisfaction momentanée de rencontrer celui qui traverse les épreuves. Mais il n'est que dans les contes qu'apparaît une belle princesse, murs de son château hérissés des têtes coupées de ses multiples prétendants, chez qui le vainqueur des périls fasse enfin éclore l'amour.

Le bloc de basalte est cerveau tout autant que ventre. Il m'en a fallu parcourir les circonvolutions, ramper au long de ses canaux noirs pour accepter de connaître le serpent et la part d'ombre que mon regard refusait ; cette part qui me fait parent de Sabrina, assez proche d'elle pour la deviner d'instinct, elle et son jeu cruel.

Souvenirs du Réfractaire

Le premier était le penseur de la communauté ; un ancien professeur d'université, beaucoup plus âgé que nous. Notre tentative l'avait intéressé, il s'efforçait de la faire vivre. En ce temps la boue n'envahissait pas le village. Il ne croyait guère à la monstruosité du serpent mais nous avait fait quand même évacuer le sanctuaire. Il ne fumait pas. Il préférait le whisky. Il en avait apporté une cargaison. Nous l'aimions. Il passait ses journées à se prélasser, à boire, et à coucher avec les filles ; il ne cherchait pas à nous dominer ; le soir nous nous réunissions autour de lui et les difficultés se résolvaient. Il avait emporté quelques ouvrages de mathématiques, son domaine privé. C'est elle qui a voulu rester quand elle a découvert les manuscrits. Elle lui a plu, assurément, mais il aurait pris l'affaire à la légère si elle n'avait pas joué le grand amour. Elle se retirait de plus en plus souvent. Il a fini par en souffrir. Un jour elle lui a signifié qu'elle se retirait définitivement. Il a augmenté les doses de whisky, trop, et il lui écrivait des lettres sans réponses. Ses conseils ne valaient plus grand-chose. C'est alors qu'elle a commencé à nous convoquer, à inventer le rituel. Lui ne voulait entendre parler de rien. Elle dirigeait déjà nos volontés. Il a été la première victime. Ses hurlements quand on lui a arraché les ongles me réveillent encore.

Un autre était assez influent, d'une intelligence solide ; sans être l'égal du premier. Il était absent lors du sacrifice, parti relever les pièges. Nous avons camouflé les faits, par peur de son jugement. La communauté marchait encore assez bien ; il avait un vrai sens pratique. Alors elle s'est mise à s'enrouler autour de lui ; il était flatté ; il s'est laissé enserrer. Il la rejoignait sur le basalte, presque tous les jours, et en revenait radieux. Moins silencieux que l'autre, parfois il racontait, un peu. Elle lui disait avoir découvert le plaisir avec lui, lui répétait qu'elle l'aimait. Ce fut lui le second ; ils venaient de faire l'amour. Je ne sais pas comment elle nous a envoûtés.

Sur le troisième j'ignore tout. C'était moi qui étais parti relever les pièges. À mon retour j'ai préféré me boucher les oreilles.

Le quatrième était un athlète dont la force physique nous impressionnait. Je n'ai rien voulu voir.

Ensuite elle a pris un pauvre type, faiblard, un peu malade. Celui-là ne risquait rien. D'ailleurs plus personne ne restait pour lui faire face ; le village se dégradait, la boue s'accumulait et la décomposition nous laissait indifférents. Je savais qu'elle nous méprisait ; mais aucun d'entre nous n'osait protester ; nous avions peur du puits.

Elle appartient au serpent ; elle est de la famille du Léviathan et de la Mort. Ils lui ont conféré le pouvoir lucide d'entendre les pensées à travers l'armure d'os et de chair pour conduire des inconscients hébétés dans les arènes de la folie suicidaire. Elle sait enrouler ses anneaux, étreinte de plaisir qu'il lui suffit d'accentuer lorsqu'elle décide de broyer le corps qui se croyait caressé. Ils lui ont donné l'intelligence qui la fait s'éclipser quand elle risque l'échec et surgir inopinément afin de frapper juste. Son pouvoir sur les livres et sur les humains est fait d'impassible froideur qui dissèque au scalpel selon une méthode savante et perspicace. C'est pourquoi nulle angoisse ne frémit au long des lignes qu'elle écrit. Elle est de la famille du Léviathan et de la Mort qui jouissent de savoir, de contraindre et de démembrer, rongeant incessamment les racines du grand frêne de la Vie.

Du ton de qui se soucierait de ma sauvegarde :

— Je ne vois pas comment tu pourras sortir. Ils cernent l'éminence, trop inquiets que tu ne rapportes les faits aux autorités. Mieux vaudrait, me semble-t-il, te cacher ici le temps qu'ils se relâchent.

J'approuve, sans être dupe. Sur son rôle dans la comédie, pas une allusion. Elle dirait n'avoir pas eu le choix, se présenterait sous les traits d'une prisonnière… et parviendrait à être convaincante. Je connais le pouvoir de la parole pour en avoir usé, avec un cynisme qui débouchait sur de sinistres succès. Moi aussi je suis orfèvre en la matière et je sais pertinemment que m'attarder auprès d'elle, ne serait-ce qu'une nuit, s'achèverait vite sur une nouvelle cérémonie au cours de laquelle on me surveillerait avec plus de soin. Il me faut feindre d'ignorer les directives que je l'ai entendue imposer.

Elle est assise, attentive, réfléchie ; et pourtant, aussi redoutable qu'elle soit, l'épaisseur lui fait défaut autant qu'à moi. Mes mains ont oublié l'avoir étreinte, mémoire nébuleuse, souvenir d'un rêve où mon corps s'est mêlé avec une ombre. Il lui faut se nourrir de la mort des autres pour s'approprier une part de leur vie, fût-ce en ressuscitant les paroles des bardes de jadis. Peut-être aspire-t-elle à la vie, souhaite-t-elle en ce moment me garder à ses côtés pour se nourrir de moi : mais tôt ma seule existence lui sera maigre aliment et il lui faudra me sacrifier.

À moins, à moins que les yeux profonds qui me regardent sans hostilité ne cachent une prière, le souhait informulé que je tende à l'ombre une main secourable pour lui permettre d'accéder enfin à l'autre rive. Et j'hésite.

— Ce n'est pas le moment de chanceler, fils. Tu t'es avancé trop loin maintenant.

Je reconnais le calme de la voix et le pelage soyeux qui se glisse sous ma main. L'Ermite poursuit, voix intérieure coulant aussi primordiale que le ruisseau où il s'abreuve :

— Puisque désormais tu sais entendre, écoute attentivement :

Parabole de l'Abbé

Le soir tombait sur la plaine quand l'abbé parvint auprès de la rivière qui étalait ses eaux lentes en méandres de sorte qu'elles formaient un marécage confus d'où émergeaient des îlots. Il n'y avait pas de pont mais seulement de mauvaises planches sans garde-fou qui reliaient les boucliers de terre les uns aux autres. Déjà les vapeurs du soir s'élevaient et rendaient indistincts les contours du bois dont la couleur se mêlait à celle de l'eau. Or le monastère était encore loin et les loups qui hantaient la plaine ne permettaient pas à un voyageur isolé de passer la nuit sur cette rive où aucune habitation n'était en vue.

L'abbé ne s'émut pas ; il s'arrêta un instant pour contempler la gloire des nuages violets et, devant cette beauté, se sentit le cœur serein ; puis, d'un pas ferme et calme, il s'avança sur les planches. Il traversa plusieurs bras de la rivière. Un système à peine mieux élaboré franchissait le bras principal. La passerelle rudimentaire se détachait mal de l'eau torpide, immobile, où ne se reflétaient plus les splendeurs du couchant.

Comme l'abbé avait déjà fait quelques pas sur la planche, il lui sembla que l'eau clapotait autour de lui. Il en fut surpris car le vent ne s'était pas levé. Mais, tandis qu'il continuait son avance régulière, le clapotement s'accentuait et des sonorités vagues, distordues, se groupaient autour de lui. Sans ralentir il pencha la tête et vit, dans l'eau boueuse, des corps à demi émergés. Son regard sans effroi s'habituait à la grisaille généralisée qui l'entourait et bientôt il s'aperçut que c'étaient des corps difformes, couverts de pustules, dont les mains incomplètes, semblables à celles des lépreux, s'accrochaient aux pilotis ou à la tranche du bois. De ces bouches édentées, convulsées par une souffrance inconnue, suintaient des souffles de terreur, des sortes de gémissements étranglés en cris de colère ou de haine, et l'abbé comprit que les yeux phosphorescents, élargis, où l'eau morte infiltrait son angoisse, le regardaient et peut-être le suppliaient.

Alors il éprouva de la compassion pour ces misérables ; mais il connaissait l'inconsistance de la pitié sans objet et il poursuivit de son pas calme dépourvu d'anxiété. Aussi proches de ses sandales

que fussent les doigts déformés, un espace infranchissable les en séparait, et l'abbé savait, en pleine humilité, qu'il ne pourrait être comblé. Aussi poursuivait-il son avance au même rythme mesuré. Les bouches se tordaient en rictus affolés et les bras dénervés se tendaient en gestes de menace et d'imploration. Mais l'abbé, au fond de sa tristesse, songeait aux coupoles du monastère qui là-bas l'attendait, et il avançait sans presser sa marche. Il n'esquissa pas même un geste de bénédiction car il savait, dans son humilité, que la distance entre ces torturés et lui ne se pouvait traverser. Les corps pâlirent en ombres aquatiques et les voix se confondirent avec la brume qui naissait dans les roseaux quand il s'approcha de la rive.

Et l'abbé, de son même pas calme, poursuivit sa route vers le monastère où il prierait pour les ombres.

Évasion

1

Mes bottes fliquent-flaquent dans la boue qui les enduit, dont la viscosité les suce, si bien qu'elles ne s'arrachent qu'avec un bruit de cloque explosant sur un marais de lave ; claquement qui s'amplifie dans mes oreilles en déflagration, et je m'étonne que les deux groupes de guetteurs entre lesquels je progresse ne m'interpellent pas. Trois de chaque côté, trios confusément éclairés par des torches fumeuses, assez distants l'un de l'autre pour avoir autorisé cette manœuvre audacieuse mais non insensée, m'introduire dans la zone d'ombre médiane et y avancer aussi penché que possible. Bientôt j'atteindrai les premières venelles contournées et je pourrai me redresser, mais il convient que je réfrène ma hâte car le clapotis s'accentuerait et la boue signalerait ma présence.

Par bonheur ils n'occupaient pas les marches de l'escalier dont ils avaient clos la porte aisément escaladée. Plongés dans une discussion inquiète oublieuse des modalités pratiques, ils n'ont pas remarqué l'évadé qui, en s'accrochant aux gonds, a ralenti sa descente suffisamment pour éviter le bruit mou mais trop perceptible consécutif à un saut.

L'épaisseur et la densité de la couche fangeuse décroissent régulièrement et mes semelles se soulèvent presque en silence. L'angle de la première cabane est à quelques enjambées. Je m'étais demandé s'il ne serait pas plus prudent d'ôter la bague de mon doigt au lieu d'en renverser le chaton. J'ai repoussé cette idée, raisonnable seulement en apparence. Sentir la gemme dure et soyeuse m'est réconfort, secours, non de fétiche tout extérieur ; rappel plutôt de ce noyau irradiant dont je dois maintenir l'intégrité contre peur et lassitude. Il serait d'un orgueil démesuré de m'imaginer avoir atteint l'espace clair où je pourrais négliger toute aide parce que j'ai, avec beaucoup de chance et beaucoup de soutiens, échappé aux dangers précédents.

Veste en lambeaux, lobe d'une oreille arraché, yeux creusés à force d'avoir scruté la nuit, mon aspect incitait Sabrina à me croire lorsque je lui ai dit accepter sa proposition de me cacher et mon désir de me laver avant de dormir. Voulait-elle réfléchir sur la meilleure façon de s'assurer de moi en ne m'accompagnant pas ? De la sorte j'ai pu, malgré la lourdeur des cuisses et le halètement des poumons, courir à travers la grotte où j'avais émergé de la nuit reptilienne, parvenir avant elle à la chambre, lieu nécessaire de passage et enfiler le couloir jusqu'au quadrangle. Elle est trop subtile pour donner l'alerte sur-le-champ. Témoin de mon imprévisible évasion du lieu sacrificiel, elle craindra que je ne renouvelle l'exploit et préférera attendre que je m'effondre dans le sommeil. Les pièges de l'intelligence me font ricaner.

J'ai atteint la cabane. En longeant les murs le sol plus ferme me permet de hâter le pas ; mais dans ce dédale inorganique il n'est de méthode qu'intuitive pour rejoindre le ruisseau, unique piste de délivrance.

Répit de très courte durée car mon subterfuge ne l'abusera pas longtemps. D'un moment à l'autre ils vont s'égailler à ma poursuite. Affolés probablement à l'idée que je les dénoncerai, ce qui me laisse une chance, si je découvre le moindre thalweg où m'aplatir, de les laisser me devancer et revenir bredouilles pour chercher dans une autre direction. Mais déjà la grisaille qui s'argente annonce l'aube.

L'appel a interrompu mon avance, impératif. Je ne l'avais pas vue, dans la lumière imprécise qui se condensait en brouillard aquatique auprès des rives du ruisseau. Pourtant je devais attendre cette dernière rencontre avec les yeux de jais puisque je n'ai pas sursauté quoique, là-bas, derrière, s'enflassent les clameurs, déformées en battements sourds par les chicanes des baraques et le voile étouffé de la brume ; sans trouble je me suis arrêté et me suis tranquillement retourné. Enveloppée de noir elle tenait une cruche dans chaque main, encore agenouillée auprès de l'eau courante. Elle ne se pressait pas, bien qu'elle ne pût ignorer que la meute se lançait à ma poursuite.

Calmement elle se redressa et je ne fus guère surpris qu'elle abandonnât les courbes infléchies qui l'apparentaient aux ondulations du sol et acquît la ferme stature des joncs ; liée à la terre elle variait tout naturellement au diapason des formes qui l'entouraient. Elle s'approcha. Le rythme de ses pas était celui du ruisseau dans le petit matin.

— Ainsi tu as échappé au labyrinthe de basalte.

— Grâce à vous, ma mère.

N'est-il pas blessant de l'appeler ainsi alors qu'elle a rejeté son capuchon et qu'une chevelure d'un bleu corbeau ondoie sur ses épaules ? Sans âge, car le visage plein n'est pas d'une très jeune femme bien qu'il ne porte pas les marques de l'affaissement qu'introduit le temps. L'éclat sombre des yeux qui voient l'invisible reste bienveillant.

— Que cherches-tu ?

— Pour le moment une dépression de terrain où passer inaperçu.

— Tu trouveras mieux en suivant le ruisseau ; un grand arbre a été frappé en son centre par un éclair ; grimpe jusqu'à sa fourche ; la foudre a creusé dans le tronc une cavité où tu te dissimuleras facilement.

Sans doute n'est-ce pas elle qui est montée dans l'arbre ; de ces lieux elle sait tout, d'une science immédiate qui n'a pas besoin de nos lentes et hasardeuses déductions. Elle ajoute tranquillement :

— Mais tout ne sera pas réglé pour autant.

J'enlève l'anneau de mon doigt, m'approche d'elle et le lui tends. Sa main est forte et belle ; la paume reçoit la pierre dans sa conque qui l'abrite et l'éclaire plus sûrement qu'aucun écrin.

2

Un candélabre blanc dont la base était si ample qu'il eût fallu plusieurs hommes pour la ceinturer montait dans la brume. Le tronc initial, brisé jadis, avait puisé sa force dans cette rupture, plus lourd d'année en année, augmenté de nouvelles couches concentriques, jusqu'à devenir ce colosse trapu dont sept bouleaux ponctuaient le contour supérieur, sept beaux arbres à sept ou huit branches, incurvés au départ pour ne pas s'entraver mutuellement, puis tout de suite jaillissant verticaux, rectilignes, de plus en plus argentés.

Mais la fourche s'élevait trop haut pour être atteinte même en sautant. Les clameurs houleuses se rapprochaient, se gonflaient et j'interrogeais l'arbre où il m'avait été enjoint de trouver le salut. Les taches blanches de l'écorce se traversaient de profondes rainures noires qui dessinaient des formes énigmatiques. Un copeau détaché, tombé sur l'herbe, montrait sa tranche épaisse de deux doigts…

J'ai déboutonné ma veste, attaché le fragment d'écorce à une manche et, tenant en main l'extrémité de l'autre manche, j'ai lancé ce grappin entre deux branches du chandelier. À la troisième tentative il s'est bloqué transversalement. Le cuir, tout déchiré qu'il fût, offrait assez de résistance pour que je l'utilise en guise de corde ; l'écorce pliait mais, en appuyant mes pieds

contre le tronc, j'ai pu me hisser assez rapidement pour ne pas dépasser ses limites de flexibilité.

À mes pieds s'enfonçait l'abri où je me suis aussitôt pelotonné ; et ils sont passés avec le bruit d'une marée lointaine derrière les dunes protectrices.

3

L'arbre m'a donné une arme, fibre aussi longue qu'un épieu qui reposait verticale à côté de moi, épointée et durcie à une extrémité par la foudre, élargie à l'autre. J'ai attendu patiemment qu'ils reviennent. Je les ai écoutés passer, petits groupes épars qui ne criaient plus, fatigués par leur course déraisonnable qui succédait à l'excitation de la nuit. Je suis encore resté longuement dans la cavité pour laisser du temps aux retardataires, à ceux qui s'étaient tordu la cheville dans leur exaltation, à ceux qui avaient fumé trop de haschisch et titubaient, souffle court après un effort inaccoutumé. Je suis remonté sur le socle des sept bouleaux et me suis trouvé surplombant celui que entre tous je n'escomptais pas : le géant borgne croisé quand j'avais gravi les escaliers du basalte.

Il m'a vu aussitôt. Un sourire mauvais a plissé sa face de brute et il s'est avancé en brandissant un énorme gourdin aussi noueux que lui. Il a préludé par des insultes tonitruantes, me traitant de salaud, de minable, de faux cul… Il disposait d'un ample répertoire. Je ne lui voulais pas de mal et l'ai laissé s'époumoner avant de lui affirmer que je ne raconterais rien de ce que j'avais vu et subi ; qu'il ne s'occupe donc pas de moi et regagne tranquillement son village.

Mes propos conciliants ne l'ont pas calmé. Tout près de l'arbre il éructe à nouveau son lot d'injures, plus limité que je ne l'avais cru, en ajoutant toutefois qu'il me voue une haine particulière parce qu'elle l'a engueulé à cause de moi, cochon de menteur qui ai raconté qu'il m'a laissé passer sans me voir, lui Phi-Phi l'Altesse. Il conclut par quelques moulinets de sa massue, l'affirmation qu'il aura ma peau de tocard et entreprend sur-le-champ d'asséner des coups de gourdin dont le moindre me briserait les jambes.

Il m'est facile de les éviter en sautant au long de la circonférence du tronc sur lequel il s'obstine à taper si puissamment qu'il fait éclater des morceaux d'écorce. Conscient de ma position critique, car cette situation ne peut s'éterniser, je suis surtout sensible au ridicule de la scène. Ménageant mon souffle, je continue à passer d'un jeune bouleau à l'autre, et lui persiste à tourner et cogner absurdement comme un bûcheron, infatigable au point

de m'insulter entre deux coups, d'une voix dont la puissance ne décroît pas. Son visage se convulse et son œil unique s'injecte de sang. Pour être plus libre de mes mouvements j'ai déposé mon épieu dans la cavité du tronc. Je répugne à m'en servir contre cette masse stupide. Vient pourtant le moment où je n'ai plus le choix car ses hurlements risquent à la longue d'alerter quelque autre poursuivant ; je connais maintenant le rythme de ses coups d'assommoir ainsi que ses gestes, étonnamment répétitifs, et sais comment frapper. Son crâne est certainement moins résistant, moins protégé par sa tignasse rousse qu'il ne semble, et je pourrai l'étourdir.

Mais, exaspéré sans doute par mes continuelles évasions, il a jeté sa massue et, d'un bond stupéfiant, ceinturé mes deux jambes. Je suis tombé sur lui, l'épieu solidement tenu dans ma main, et j'ai entendu un hurlement sauvage en même temps que, libéré, je me suis retrouvé allongé sur le sol. J'ai roulé autour de l'arbre hors de sa portée avant de lever les yeux.

Il bat l'air de ses bras en rugissant et, à la place de son œil, il n'y a plus qu'un creux orbital d'où jaillit le sang, un sang épais qui noircit sa joue, se coagule dans sa barbe et dégoutte sur l'herbe. Il tourne sur lui-même pour m'empoigner et ses vociférations de souffrance s'entrecoupent de menaces indistinctes. Mon épieu sanglant gît à quelques pas.

Il m'a deviné derrière le tronc, fonce avec une puissance de taureau, bras tendus vers la terre, front penché… et il percute l'arbre de tout son poids. Il s'affale d'un coup, assommé, masse de chair et de muscles qui me paraît enfin redoutable.

J'ai repris l'épieu et l'ai soigneusement lavé dans l'eau du ruisseau.

Le ruisseau coule avec nonchalance, filet d'eau encastré entre deux murettes d'une tourbe qui l'irise de reflets violacés ; il convoie sans hâte brindilles et mousses qui parfois se prennent à tournoyer sur place au gré d'un tourbillon, ou s'enfoncent dans une rigole adventice au fond de laquelle s'échouer.

Je remonte le courant d'un pas calme, régulier. Ai-je cessé d'aller dans ce sens depuis mon départ sur l'injonction du vieil homme ? Le tribunal de cauchemar me l'a fait savoir, qui m'a imposé de regarder mon inaptitude. Mais ces tribulations étaient frappées du sceau de la confusion tandis que dans le ruisseau transparaît le filigrane d'une direction.

Ascension

1

C'est une terre lourde, d'argile pesante que les infiltrations ont humectée assez pour la rendre gluante, de sorte qu'elle se moule aux semelles, y adhère, et chaque pas ajoute une nouvelle couche à cette pâte tenace ; aussi me faut-il constamment faire halte afin de gratter sur un pan de roche l'épaisseur amorphe qui s'oppose à l'ascension ; terre ventouse qui retient le pied, coagule la fatigue, et se fait glissante sitôt que la pente se redresse.

J'accueille avec reconnaissance les blocs granitiques qui interrompent la coulée, en dépit des difficultés qu'ils accumulent. Arrondis par l'érosion, ils n'offrent pas de prise et imposent des manœuvres de contournement pour m'insinuer dans les interstices, mouvements d'autant plus délicats que les semelles enduites d'argile dérapent sur la pierre, me contraignant à considérer comme des cheminées ce qui, par temps sec, serait passage facile. Le dénivelé n'est sans doute pas considérable… à condition que j'aie emprunté une voie d'accès ; le brouillard qui réduit la visibilité à quelques mètres m'interdit de distinguer un quelconque tracé, et je redoute que le lit de torrent péniblement remonté ne s'interrompe soudain à proximité de la crête devant une muraille terminale. Le brouillard pâlit les masses de granit, les dilue dans une imprécision aquatique, sous-marine.

Les pièges se multiplient ; j'ai senti frémir le roc sur lequel je viens de m'appuyer, avertissement qu'il tend à se déchausser, le terrain détrempé ne lui offrant plus d'assise assez ferme.

Curieux lit de torrent ; l'encombrement par des blocs assez volumineux n'est pas surprenant ; ce sont ces masses énormes qui m'étonnent, me font croire à un glissement de terrain récent ; hypothèse sans assurance puisque je ne peux percer l'épaisseur blafarde et vérifier l'existence de fractures encore fraîches. La pente devient de plus en plus raide ; l'argile sur laquelle s'applique la botte coulisse irrésistiblement. Je progresse pouce par pouce, ralenti encore par l'instabilité accrue des blocs erratiques.

La brume s'est éclaircie ; les gouttelettes en suspension répercutent les rayons lumineux, multiplient les éclats. Ce qui était opacité s'est allégé. Et, là-haut, culmine une falaise fantomatique, trop vague pour me laisser entrevoir une faille.

J'ai atteint la base de la muraille verticale ; le lit du torrent s'y enfonce, mais il me semble que l'obscurité n'est pas totale dans ce couloir. Je m'abstiens de penser, dos appuyé au granit pour récupérer un peu de souplesse. La brume est si brillante et translucide que la nappe de brouillard qui plombe la cuvette se devine sous moi.

Il est temps de me courber et d'entrer dans le tunnel.

La cheminée inclinée qui cendrait la nuit du couloir était la porte du soleil. Le roc résistant s'y substituait à la plasticité de l'argile et, à mesure que je montais, la clarté repoussait la pénombre. J'ai débouché sur le plateau, dans une lumière d'un bleu trop limpide pour mes yeux accoutumés aux replis de la brume. Un sol sec, jaune schisteux et, plus bas, en m'avançant vers la ligne de rupture, les vagues immenses du brouillard qui recouvraient la dépression immergée. Je respire l'air sec qui court en moi. Le soleil me chauffe, le soleil oublié, le soleil qui évapore la pellicule humide adhérant encore sur le cuir.

Des points jaune orangé se sont mis à danser dans le gris compact et simultanément une rumeur est montée jusqu'au plateau. Connaissant le chemin, ils avaient sans doute coupé par des raccourcis et perdu moins de temps que moi à chercher leur voie. Mais ils arrivaient trop tard. La cheminée, unique galerie d'accès, se rétrécissait tant par endroits qu'il me suffirait de rouler un des blocs épars sur le plateau et de le laisser tomber dans l'ouverture pour qu'il s'encastre dans le dernier goulet et le bloque. Il n'y a pas de place pour deux hommes dans la cheminée, et un seul, dans une position instable de surcroît, ne parviendrait pas à le soulever.

J'ai facilement trouvé le rocher qui s'adapterait et suis revenu au bord de la falaise ; elle tombait, tranchante, sur la pente durement inclinée jusqu'à une longue dalle plate, incurvée comme le pont d'un navire, estompée par la brume marine, que j'avais probablement contournée sans en remarquer la configuration.

Une forme vague, puis deux, et tout de suite une douzaine gesticulaient sur le plan rocheux qui voguait dans un océan d'écume. Ils avaient vu ma silhouette déformée par la diffraction du brouillard car j'entendis des aboiements distordus, gauchis par la vapeur d'eau, juste assez audibles pour que me parvînt leur tonalité d'ensemble qui était de haine et de rage ; accompagnés de détonations assourdies, et quelques balles sifflèrent loin de moi. Par prudence je m'allongeai sur la rocaille et tendis une

tête pour eux invisible afin d'examiner leurs mouvements.

C'était maintenant une foule de personnages nébuleux qui se concertaient sur le pont du vaisseau fantôme ; il semblait que l'équipage au complet s'y fût rassemblé ; matelots blanchâtres, inconsistants, translucides autant que des ombres, au point que je doutais de leur existence, moi dont le soleil caressait le dos et la nuque.

Le pont où ils s'étaient groupés tanguait sous les modulations du brouillard agité par les courants aériens.

La blancheur argentée dans laquelle plongeait mon regard m'éblouissait et je baissai les paupières ; des taches incolores qui tardaient à se résorber flottaient sur mes rétines. Les cris changèrent de ton, le timbre s'en fit plus aigu. J'ouvris les yeux.

Le plan basculait lentement, très lentement, et les silhouettes désarticulées s'accrochaient les unes aux autres, grappes de varech dont une extrémité s'agrippait à la tranche de la plaque. Renversé par une poussée sous-marine le pont du vaisseau s'inclinait sans secousses ; il s'immobilisa un instant, puis d'un coup se renversa ; et il disparut dans les vagues d'argent terni.

Un grondement profond montait vers le plateau, sillage de sa chute au long des pentes submergées, et ce grondement fut noyé par le fracas uniforme d'une gigantesque cataracte de glaise qui coulait à sa suite en masse compacte ; coulée dont l'effondrement irrépressible recouvrait tout de sa nappe indifférente ; bruit de fond sourd, indéfiniment prolongé, d'un engloutissement invisible sous les remous du brouillard.

2

Franchi le couloir, le sentier était plus proche que je ne le pensais, plus accessible également ; il descendait en lacets faciles à suivre. Je dévalais en sautant de pierre en pierre. J'ai assurément éprouvé de la réticence à pénétrer à nouveau dans la couche de brouillard, à sentir l'horizon se rétrécir. J'ai même hésité. Mais peut-être quelques survivants, blessés, à demi enfouis, espéraient-ils une aide que je ne pouvais leur refuser.

La coulée dépassait en ampleur ce que j'avais imaginé. Une boue rougeâtre s'étalait loin dans la dépression, trop fraîche pour que je puisse m'y aventurer. Elle était bornée de part et d'autre par des falaises verticales, sans rien à quoi se cramponner. Pas un bruit. J'étais redescendu en vain.

Je suis resté immobile à contempler la masse qui les avait ensevelis, tous, eux qui avaient cherché un lieu de paix, vécu dans la familiarité de l'horreur, et fini sous la violence de la terre déclenchée par une violence humaine qu'ils avaient naguère refusée. Tous, sauf elle, bien entendu, elle l'instigatrice, le pre-

mier moteur. Trop rusée pour être victime de ses propres machinations elle va repartir pour recommencer ailleurs, autrement. Tous ces morts étaient un tribut bien lourd pour ma libération. Sans doute en étais-je innocent. Sans doute… Pourtant je me souvenais du jeune homme qui refusait les sacrifices ; et aussi du chef que j'avais été, dominateur qui se croyait lucidement réaliste ; et je ne pouvais échapper à la tristesse.

Je suis remonté lentement entre les blocs éboulés pour retrouver le soleil et la lumière.

CODA

Réflexions du Professeur Ivan X

Je le trouvai, comme souvent, perché sur une haute branche de chêne en train de scier un rameau mort. Son agilité féline me surprenait à chacune de mes visites tant on est victime de ses préjugés : un professeur retraité qui a occupé une chaire d'Épistémologie dans une université réputée n'est pas censé faire l'acrobate pour élaguer ses arbres. C'est ce que sous-entendait son honorable gouvernante qui, comme à l'accoutumée, avait pris une mine navrée pour m'informer que « Monsieur le Professeur s'occupait sans doute de son parc ».

En m'apercevant il me fit un grand geste de la main, referma sa scie pliante, la glissa dans une poche arrière de ses jeans et descendit en s'accrochant de branche en branche à la manière d'un chimpanzé.

— Eh oui mon vieux, me lança-t-il avant de sauter à terre, avec l'âge je remonte plus loin que l'enfance, je retrouve mon héritage simiesque et sa communication directe avec les forces telluriques.

Il remarqua tout de suite mon air préoccupé et m'emmena chez lui, s'assit à son bureau — un fort beau coffre rouennais du XVI^e^ — et m'invita à me servir dans la crédence — XVI^e^ italien — qui contenait un riche assortiment de bouteilles.

Sans me laisser le temps de parler et en me scrutant de ses yeux gris bleu, il affirma plutôt qu'il n'interrogea :

— Vous vous tracassez pour Laura, n'est-ce pas ?

Sa perspicacité ne m'étonnait plus. Je me contentai de hocher la tête en signe d'assentiment.

— Alors, qu'est-ce qui ne va pas pour votre petite protégée ? La chaire de Théâtre Jacobéen risque de lui filer sous le nez quand vous aurez pris votre retraite ?

Je lui expliquai qu'elle était partie rejoindre son frère dans le Grand Nord et que l'absence de nouvelles m'inquiétait ; aussi absurde que ce fût, je traînais avec moi un sentiment d'appréhension dont je ne parvenais pas à me défaire. Il m'écouta gravement.

— Je n'ai jamais pris vos intuitions à la légère, mon cher Ivan (il lui plaît de m'appeler ainsi). Mais il était temps qu'elle retrouve son frère. Vous vous rappelez combien Gottlieb avait été attristé quand leurs voies avaient divergé.

Je me souvenais de l'espèce de tristesse, qui m'avait surpris, sur le visage de notre spécialiste de Fichte à la veille de sa retraite.

— Un intuitif ce Gottlieb. Entre parenthèses il était plutôt mystérieux ; je n'ai jamais pu percer ce qu'il pouvait bien cacher ; un drôle de truc pas très clair. Je ne sais même pas où il s'est retiré. Mais il était sympathique. Revenons à nos moutons.

Et avec un sourire ironique :

— Vous venez donc me voir pour avoir des nouvelles de votre petite Laura.

J'approuvai de la tête ; non sans quelque gêne. Qu'un philosophe respectable et respecté grimpât dans les arbres, c'était déjà beaucoup ; mais qu'il pratiquât la divination par les tarots, cela passait les bornes. Néanmoins, presque malgré moi, je revenais le consulter pour les cas sérieux. Il était déjà en train de battre son jeu de lames. Ses yeux, encore ironiques, se fixèrent sur moi.

— Bien sûr en tant qu'universitaires nous doutons. Il faut avouer qu'il s'agit d'une question majeure. Est-ce nous qui percevons le monde selon notre imaginaire, ou le monde qui imagine nos démarches et en déroule le fil au gré de sa fantaisie, ou de ses codes ? Vous vous souvenez de ce passage chez Lewis Carroll où Tweedledum et Tweedledee conduisent Alice auprès du Roi Rouge qui ronfle dans son sommeil et lui affirment que nous sommes seulement des personnages de son rêve. Le Révérend Dodgson, en bon mathématicien, poussait le paradoxe à l'extrême mais il posait bien le problème. Personnellement je parlerais plutôt d'un jeu de miroirs, répercuté à l'infini : le monde joue avec nous tout en ménageant des fissures qui permettent de lire l'histoire et de la modifier, mais il n'est pas facile pour les robots que nous sommes de s'enhardir au point de prendre le gouvernail, même pour de brefs moments. Que fais-je avec mes Tarots ? Je cherche un interstice à travers lequel lire le Grand Jeu et m'y insérer. Je ne le trouve pas toujours… Bon ! On va essayer de voir de quoi il retourne.

Le pétillement de ses yeux s'était terni et son regard tourné vers l'intérieur — métamorphose, qui me laissait toujours perplexe, de l'universitaire chevronné en mage de la Renaissance. Je crois qu'il ne me voyait plus, tout entier absorbé dans sa concentration. Il continuait à battre le jeu d'un geste qui n'était plus sien, laissant ses mains suivre l'impulsion que leur imposaient les cartes.

Il tira quelques lames du paquet, les disposa dans un ordre pour moi arbitraire et les examina avec intensité, le front plissé.

Le temps me paraissait s'allonger, s'alourdir. Enfin son air soucieux s'effaça peu à peu, ses yeux reprirent leur vivacité et m'intégrèrent dans leur champ de vision. J'attendais, simultanément sceptique et impressionné. Il parla sur un ton bizarre encore imprégné de son détour dans l'ailleurs :

— La paroi élastique qui les enserrait s'est amincie jusqu'à se dissoudre. Le contraire de l'emprisonnement est la conjonction. Il reste à leurs deux triangles de composer en s'interpénétrant l'étoile à la trajectoire mouvante éclose à la musique du monde.

Il se tut, puis d'une voix aux inflexions à nouveau normales il reprit :

— Je peux vous rassurer. J'ai ressenti un moment de sérieuse anxiété en raison de la place importante qu'occupe la lame XIII, celle de la Mort, mais votre protégée a su franchir l'eau du Styx et poursuivre son chemin vers la lumière. Elle a rejoint son frère et ils ont retrouvé leur ombre.

Il ajouta songeusement :

— Mais le Bateleur leur avait inventé un trajet périlleux et ils ont risqué gros. Et que venait faire cette lame XV, celle du Diable, qui ne la touchait pas directement mais s'incrustait, menaçante, en arrière-plan ?

Il se passa la main sur le front :

— Moi-même j'en ai été éprouvé.

Et, pensivement :

— Maintenant il leur faut repartir. Concernant leur avenir professionnel je ne peux qu'être très réservé.

Il se tut un temps qui me parut assez long, puis posa la main gauche sur une structure en forme d'Y majuscule soclée de marbre noir et l'approcha de lui. Il en caressa doucement les deux branches supérieures dont l'une était d'or et l'autre d'argent. Il releva la tête, me regarda, mais ses paroles s'adressaient autant à lui-même qu'à moi :

— L'Upsilon cher à Pythagore, murmura-t-il.

Il posa le doigt dans l'angle à la base du V que formaient les deux branches.

— Le lieu du choix. Là où il faut décider de sa voie. Il est très rare que, ensuite, on puisse revenir en arrière pour repartir sur l'autre branche ; en principe le temps ne se remonte pas. Il arrive cependant que certains y parviennent.

Il se tut un moment ; une moue au coin des lèvres, désabusée, ou amère, presque sarcastique en tout cas, éclairait le visage glabre d'un sourire démonique de sorcier. La branche d'or diffusait une lueur chaude sur l'index qui la frôlait en un mouvement ascendant.

— Mais alors ils doivent reprendre la route à son origine et ce n'est pas une entreprise dénuée de risques.

Devant moi le chaman et l'épistémologue se fondaient en une combinaison déroutante. Enfin, d'une voix au calme de pierre reflétée dans un lac sans ride, il prononça, achevant à voix haute une phrase intérieure :

— Ils ont surmonté cette épreuve mais tout ne sera pas réglé pour autant.

Où était le réel, où l'imaginaire ? Il mettait tout à plat, sur un même plan, les faits concrets précis, les pulsions de l'inconscient, les forces obscures du cosmos qui nous entourent, la clarté de jugement et la précision de l'exécution. Mes cases bien ordonnées se brouillaient, fichiers mélangés, les frontières s'évanouissaient, dissoutes dans une brume lumineuse. Pour un universitaire, qui tente sans cesse de mettre en ordre afin de transmettre un message clarificateur, ce sont moments troublants que ceux-ci.

J'ai vidé d'un trait mon verre de whisky.

POSTFACE

Plus encore que Fleuve, Le Serpent dans le basalte *recourt aux éléments naturels pour exprimer ce que le héros — anti-héros en l'occurrence — refuse de laisser monter à la conscience claire, dans la première partie du moins. Cadre supérieur habitué à concevoir mais à laisser ses subordonnés se colleter avec la complexité inhérente à la matérialisation de ses concepts, Greg est tout prêt à repérer dans son environnement des agents susceptibles de prendre en charge ses propres problèmes, qu'il ne s'avoue même pas être des problèmes.*

Ainsi faut-il que le Vieux avant de mourir, l'envoie dans une maison vide pour lui faire mettre le doigt sur le vide de sa propre vie, ou plutôt, pour le signaler au lecteur, car Greg, à ce stade, n'établit pas le rapprochement. L'intervention du Voyant confirme l'aveuglement du personnage inconscient de son état. Inconscient, oui, mais projeté par un accident qu'il croit purement physique, dans une cave. Un lieu, justement, dont Bachelard nous a appris les liens étroits avec l'inconscient, et qu'il explore minutieusement. Il n'y trouve rien encore. Il est toutefois lancé, quoique à son insu, dans une quête de lui-même, puisqu'il s'abstient de voir l'escalier qui mettrait un terme à ce début d'investigation en le ramenant à la clarté solaire.

Au contraire, il sent que le parcours dans un souterrain lui sera propice et s'y engage ; effectivement, il y rencontre les gnomes surgis des parois rocheuses, qui lui serinent en clair son inanité, amorçant enfin une prise de conscience.

Il l'a pourtant vu, l'escalier, puisque le Tribunal rouge, émanation fantasmatique et partiale de son épuisement, en fait un argument à charge. Accusé d'effraction et d'assassinat (du serpent), Greg essaye de se justifier en invoquant les injonctions du Vieux moribond. Le Tribunal, voix intérieure qui monte avec une force toujours accrue des profondeurs de la psyché de Greg, n'a cure de ces excuses exogènes : son attitude semble dictée par le désir de mettre l'accusé en face de ses propres responsabilités. Greg entrevoit alors une vérité sur laquelle il ne reviendra pas, mais qui influera sur son devenir postérieur à l'émergence qui marque la fin du roman : on ne peut pas être à la fois le chef qu'il fut et l'explorateur de soi qu'il est devenu.

Greg est condamné… à poursuivre son chemin dans un désert de plus en plus hostile où il s'effondre.

Heureusement l'Ermite, guidé par son chat, lui vient en aide. Outre les soins physiques qu'il lui prodigue, il le met en garde contre les hallucinations. En lui enjoignant de ne pas attacher trop d'importance aux démons, « qui n'attendent que ça », l'Ermite assure un équilibre — qui est la marque de la structure du livre — entre le fantastique et le rationnel.

L'Ermite, avec toute sa force d'âme régénératrice, est, comme l'indique à lui seul le nom que Greg lui attribue — celui d'une lame du Tarot — le vecteur d'une réalité au-delà des apparences. Cela nous ramène au bord du fantastique. Cette ambivalence de l'Ermite sera ensuite confirmée dans « Greg II », lorsque, Greg étant sur le point de sombrer dans l'irrationalité d'un comportement émotif, la « Parabole de l'Abbé » lui parvient par le canal d'une transmission de pensée assurément peu rationnelle.

Le fantastique continue à cheminer, sotto voce pour ainsi dire, quand, pour terminer « Greg I », le protagoniste rencontre celle qui sera dans « Greg II », tant par son action salvatrice lors de la cérémonie sacrificielle que par la pertinence de son conseil, la réplique de l'Ermite. Ici c'est par son seul regard qu'elle l'incite à tourner vers la paume le chaton de la bague qu'il a héritée du Vieux. Chaque fois que par la suite Greg refera ce geste, il passera inaperçu de ses ennemis. Serons-nous alors dans l'irrationnel ou le rationnel ? Libre à nous d'estimer, en toute rationalité, que si Greg songe à dissimuler le chaton de la bague c'est qu'il redouble de circonspection, donc qu'il multiplie ses chances de sécurité.

Greg lui-même nous conforte dans cette interprétation par son comportement de plus en plus résolu dans « Greg II ». Sans y être aucunement abandonné des adjuvants dont le secours frise le fantastique, le héros fondera de plus en plus sur ses propres ressources sa sortie du labyrinthe.

Dans la partie médiane centrée sur Laura, par contre, le fantastique est aussi exclu que possible, exception faite de la rencontre avec la sangsue, autre avatar du serpent, que Laura, en professionnelle de la recherche, tente de décrypter ; et de l'autre rencontre, « inutile », avec le Nain sorti tout droit de Buñuel, emblème évident du fantastique.

Si Laura est une investigatrice sensible et efficace, elle ne se berce pas de vaines illusions sur l'importance réelle de son action, au contraire de Greg, son frère, qui confondait sa réussite sociale avec son éventuelle valeur personnelle. La lucidité est son apanage, et pourtant l'organisation de toute la section « Laura » nous invite à nous interroger sur la réalité des apparences. L'héroïne elle-même se pose la question : « Quel est le [vrai] visage de la caverne ? » Ce fut un parcours initiatique pour Greg, on l'a vu ; ça l'est également pour Laura qui doit y mesurer son courage face au souvenir de ses faiblesses, mais cette fois sans coloration surnaturelle. Pour le spéléologue qui y meurt, le géolo-

gue frustré dans ses appétits scientifiques, ou l'homme d'affaires, l'aventure revêt autant de significations différentes.

On ne saurait mieux figurer la complexité des choses de ce monde, entrave irrémédiable à toute connaissance exhaustive, ainsi que la difficulté de communication entre les êtres, due à la multiplicité des positions et des points de vue. À travers Le Serpent dans le basalte*, l'inconnu nous guette de toute part.*

En même temps, l'épisode Sleek annonce, malgré la dissimilitude des événements, l'histoire de Sabrina dans « Greg II ». L'un règne par la finance et la technique, l'autre exerce criminellement sur la masse l'autorité d'une intelligence froide. Ces deux incarnations du pouvoir, sont-elles si différentes l'une de l'autre en fin de compte ? Quand on voit le sort tragique réservé à la communauté qu'elle a subjuguée, on se demande avec inquiétude quelles seront, au-delà du roman, les conséquences des agissements d'un Sleek. Le trésor qu'il a déterré pourrait bien être une métaphore du pétrole ou des minerais fissiles, dont les usages qu'en font les hommes compromettent la survie de la Terre.

Peut-être débordons-nous ici le cadre strict du roman ; peut-être même, en évoquant cet aspect sociétal, en limitons-nous la portée ? Après tout, l'auteur, lui, se contente, par une de ces apparentes restrictions qui marquent souvent une plus large ambition, de conclure le livre en focalisant l'intérêt sur le sort du frère et de la sœur. Il aura tout de même soulevé bon nombre de questions en passant.

Nadine KATZ.